

MÉMOIRES DE MA JEUNESSE



Simone ALTMAN



Collection en ligne de la Fondation Auschwitz, Bruxelles, 2022
www.auschwitz.be

Relecture par
Loriane Wattecamps (UCL) et
Frédéric Crahay (ASBL Mémoire d'Auschwitz)

ISBN : 978-2-930953-19-9



MÉMOIRES DE MA JEUNESSE

Simone **ALTMAN**



L'iconographie présente dans cet ouvrage provient de la collection personnelle de madame Régine Lipszyc, de Kazerne Dossin, du Service Archives des Victimes de la Guerre et de l'ouvrage composé par Adolphe Nysenholc, *Le Livre des homes. Enfants de la Shoah*. AIVG – 1945-1959.

Pour toi Maman,

Pour toi Papa,

Pour toi Marc,

Pour toi Grégory,

*Pour tous ceux et toutes celles
pour qui cette histoire pourra
redonner un peu de racines,
de vie, de mémoire et de liens.*

INTRODUCTION	>	9
<i>... Je suis née d'un père polonais et d'une mère russe...</i>	>	13
<i>... Nous passons par la Place Rouppe, nous montons le Boulevard du Midi...</i>	>	19
<i>... Mon père nous emmène le dimanche matin, Suzanne et moi...</i>	>	21
<i>... Ce chiffon noir que nous devons apporter à l'école...</i>	>	23
<i>... Lorsque mon frère Maurice naît en 1938...</i>	>	27
<i>... Ma mère était heureuse...</i>	>	31
<i>... J'ai dix ans quand la guerre éclate...</i>	>	33
<i>... Nous recevons des timbres pour la nourriture...</i>	>	37
<i>... Il faut que je fasse la file...</i>	>	39
<i>... Ma mère et mon père chantaient bien...</i>	>	41
<i>... Le départ de mon père...</i>	>	43
<i>... Un magnifique vélo couleur vert pâle...</i>	>	53
<i>... Ma petite sœur Elise...</i>	>	55
<i>... Je suis quand même encore partie le 1^{er} juillet en colonie...</i>	>	57
<i>... Cela devient de plus en plus dangereux...</i>	>	63
<i>... Quand la grande porte cochère s'ouvre...</i>	>	67
<i>... Il est vrai qu'il faut se la farcir la vie au couvent...</i>	>	69
<i>... Nous recevons un uniforme...</i>	>	77
<i>... Elle cache 175 enfants dans ce couvent...</i>	>	81
<i>... Je ne veux plus aller à l'école...</i>	>	85
<i>... Les bombes commencent à tomber sur Louvain...</i>	>	89

<i>... Une fois par mois, il y a la visite des parents au parloir...</i>	> 91
<i>... Le vœu le plus cher de la Révérende Mère que je devienne religieuse...</i>	> 95
<i>... Paula... un beau jour, elle est partie...</i>	> 97
<i>... Ils décident alors de nous baptiser...</i>	> 99
<i>... Toutes les religieuses ne sont pas des saintes...</i>	> 103
<i>... Ma culotte est toute rouge...</i>	> 105
<i>... Jamais tu ne penses que cela puisse t'arriver...</i>	> 107
<i>... Je ne parle plus, je bégaye deux fois plus...</i>	> 109
<i>... Chez les scouts...</i>	> 111
<i>... J'ai une chef de patrouille « Gazelle »...</i>	> 113
<i>... « Ibis Audacieux »...</i>	> 117
<i>... Je me prépare moi aussi à être religieuse...</i>	> 119
<i>... Je n'ai nulle part où aller...</i>	> 121
<i>... Ma décision est prise...</i>	> 125

POSTFACE

<i>Ma mère me raconte...</i>	> 129
<i>Quelques mots sur mon père...</i>	> 135

REMERCIEMENTS

> 139

INTRODUCTION

Pendant longtemps, je n'ai pas osé poser de questions à mes parents sur leur vie parce que leur histoire était chargée de guerre et de déportation d'une grande partie de leur famille. Je regardais régulièrement les albums de photos dans lesquels je voyais des femmes et des hommes que je savais être mes oncles, mes tantes et mes grands-parents. Mais de peur de déclencher des pleurs et un moment insoutenable, je n'ai jamais dit : « qui est-ce ? ». Pour eux comme pour moi, je n'étais pas prête à assumer. Un jour pourtant, encouragée par mon amie, j'ai osé ! Quelle ne fut pas ma stupeur d'entendre et de voir le contentement et le plaisir de ma mère à répondre à ma curiosité, comme si c'était elle qui avait attendu que je sois prête pour me dire ce qu'il lui était arrivé !

Je me souviens des paroles d'un thérapeute : « Il n'y a que deux ou trois personnes sur dix ayant survécu aux camps ou ayant perdu leur famille, qui arrivent à vivre sans maladie grave, sans maladie mentale accompagnée d'internement psychiatrique ou qui ne soient déjà décédées ». Mes parents, justement, font partie de ces rares personnes qui ont pu reconstruire leur vie, travailler, avoir des enfants et les élever.

Je ne peux qu'imaginer le prix à payer pour mettre à distance ce passé et faire cet énorme travail de raconter qui sont mes grands-parents, mes oncles et tantes, de parler de la joie, de l'insouciance du début de son enfance et du basculement de leur vie à tous dans la peur, la séparation et l'horreur. Ma mère est sans doute plus forte que je ne le pensais ! La plus fragile n'est peut-être pas celle que je pensais...

En 1984, ma mère, âgée de 54 ans, me demande ce qui me ferait plaisir pour mon anniversaire. Je lui réponds : « Écris-moi ton histoire ! ».

L'année suivante, le 13 novembre 1985, pour mes trente-et-un ans, elle m'offre un gros cahier dans lequel avec joie, peine et soulagement, elle me raconte une partie de sa vie.

J'ai retranscrit ce récit en respectant le style de ma mère, ce style qui rend son témoignage si vivant, si touchant, si émouvant et même quelquefois drôle. J'ai ajouté quelques photographies des personnes, des lieux et des évènements qui ont marqué son histoire.

En 1995, dix ans après, en relisant le récit de ma mère, j'ai envisagé de le publier. Connaissant l'intérêt d'Elie Wiesel pour la Shoah, je lui ai envoyé le texte de ma mère en lui demandant son avis sur la pertinence d'une publication. Le 7 août 1995, il me répond en disant : « À mon avis, il mérite d'être publié ».

J'ai attendu encore vingt-cinq ans pour commencer les démarches pour que ce récit soit publié.

Je l'ai publié pour mon frère, mon neveu et pour les générations futures. C'est notre héritage. Eux aussi peuvent partager l'histoire de leurs mère, grand-mère et arrière-grand-mère...

Je l'ai publié pour honorer ma mère, pour mon neveu, seul héritier, pour qu'il puisse transmettre, pour ma mère qui m'a fait don de ce merveilleux cadeau, pour remercier mes parents qui ont pu transmettre la vie après tant de morts.



Boston University

The University Professors
745 Commonwealth Avenue
Boston, Massachusetts 02215
617/353-4566

Elie Wiesel, *Andrew W. Mellon Professor in the Humanities*



Le 7 août, 1995

LIPSZYC, Régine
84 rue Alphonse ROBERT
1315 Sart-Risbart (Incourt)
Belgique

Chère Régine Lipszyc,

Je suis confus: votre lettre vient seulement d'arriver sur ma table de travail. Je ne sais pas comment, mais elle a dû s'égarer dans le labyrinthe de la poste universitaire. J'ai vite dégage mon emploi du temps pour mettre à lire le manuscrit. Eh bien, je le trouve poignant dans sa simplicité. A mon avis, il mérite d'être publié. Mon conseil: envoyez-le à des maisons d'édition. Commencez par la Belgique. Je suis sûr que vous trouverez un éditeur consciencieux pour l'accueillir. Sinon, essayez Paris. Et tenez-moi au courant.

Avec tous mes vœux,

Elie Wiesel /mlh

Elie Wiesel

EW/mlh

*... Je suis née d'un père polonais
et d'une mère russe...*

Ce soir, dans mon lit, il est 21 h 50 et je commence à écrire pour Régine, ma fille. Nous sommes le 26 mars 1985.



« Ma grand-mère

Je suis née d'un père polonais et d'une mère russe. Mon père est né à Piatek et ma mère à Glowaczow. De ces parents, tellement bons et franchement rieurs (pas tous les jours), sont nés huit enfants dont trois sont nés à Varsovie.

L'aînée, Rachel, est née en juillet 1924, ensuite, mon frère Mendel, en 1926, et puis Paula, ma sœur préférée, le 28 juillet 1928.

En 1929, l'antisémitisme devenant de plus en plus important, ils émigrent en Belgique. Je suis presque certaine que le chemin parcouru de la Pologne à la Belgique n'a pas été facile.



« Mes grands-parents



« De gauche à droite :
ma grand-mère, mon arrière-grand-mère et la sœur de ma grand-mère



◁ Permis de travail de mon grand-père

Je m'appelle Simone Altman et je suis la première fille née en Belgique, le 26 janvier 1930 à l'hôpital Saint-Pierre, rue Haute en plein cœur de Bruxelles. Suivra ma sœur Suzanne en 1932. Plus tard, je la prendrai par la main pour la conduire à l'école. Maintenant que nous avons cinquante-cinq et cinquante-trois ans, nous ne pouvons pas nous passer l'une de l'autre. Après Suzanne est né mon frère Max en juin 1933. Il m'adore – allez savoir pourquoi – peut-être parce que lorsqu'il était petit, je m'occupais beaucoup de lui. Ensuite, mon

frère Maurice est né en 1938 à l'hôpital Saint-Pierre. À sa naissance, j'ai déjà huit ans. Avec lui, mes parents ne rigolent pas tous les jours. Il est très turbulent, sauvage et débrouillard. Mon père le promenait toujours sur ses épaules, fier de lui, car dernier-né, et très « beau gosse ».



◁ Mendel, 15 ans

Nous habitons 52 rue de la Verdure, à deux pas de la Place Anneessens où, de temps en temps, il y a des manèges. Mon père prend Maurice dans ses bras et monte sur les manèges avec lui. Tout autour de la Place, il y a des bancs et tout le monde se lève pour voir mon père sur le manège. On a d'yeux que pour lui, car il faut dire



◁ *Ma mère, 10 ans*

Mendel est un frère très doux, qui part à l'école seul et fait ses devoirs seul. Il est très renfermé et je ne l'entends pas beaucoup parler. Il est toujours dans ses cahiers à étudier comme le font aussi Rachel et Paula. Il aime ça, contrairement à moi qui n'y comprends pas grand-chose. De plus, il ne faut pas trop compter sur mes parents, car ils ne parlent pas un seul mot de français.

À un certain moment, Rachel n'a plus voulu s'occuper de moi et c'est pour cela que tous les jours, comme d'autres élèves, je dois rester à l'étude après 16 heures pour faire les devoirs que nous ne comprenons pas.

Ma sœur Suzanne va aussi à l'étude, apprend mieux que moi et en profite un peu. Je suis la fille la plus heureuse quand vient 17 heures. Pour me consoler, Jean est là avec sa balle. Nous jouons des heures entières tous les deux. Tout en me surveillant, le plus grand plaisir de Suzanne est de sauter à la corde avec une autre fille de sa classe.

Ma sœur Paula est une amie pour moi. Elle vient de temps en temps jouer au ballon avec nous. Parfois, Edgard, le frère de Jean plus âgé que lui de deux ans, joue aussi avec nous. Et c'est ainsi que Paula et Edgard resteront ensemble jusqu'à la guerre.

Moi, j'ai encore changé de partenaire, car Jean est parti avec Aline. Aline est dans ma classe et nous sommes assises sur le même banc. Nous nous entendons très bien. Je pense qu'elle m'aime bien, car je la fais souvent rire. Aline est riche et ses parents tiennent un grand magasin de vêtements au Boulevard Maurice Lemonnier.

*... Nous passons par la Place Rouppe,
nous montons le Boulevard du Midi...*

À l'école, avant la guerre, nous avons congé le jeudi après-midi et nous n'avons pas de devoir. Aline a un vélo et une trottinette. Je me rappelle que, de temps en temps, j'allais manger chez elle à midi. Après nous partions nous promener toute l'après-midi, Aline à vélo et moi en trottinette. Nous passons par la Place Rouppe, nous montons le boulevard du Midi et traversons la rue Haute, redescendons vers la rue Blaes, puis rue du Lavoir, rue des Tanneurs, rue Roger Van der Waegen, Avenue Stalingrad et enfin nous arrivons chez elle.

Nous nous retrouvons souvent le jeudi et le samedi, car le dimanche nous allons au cinéma « Star », Place Anneessens, avec mon père, Max et Suzanne. Nous aimons beaucoup le cinéma, car papa nous gâte : nous recevons un chocolat glacé. Ma maman reste à la maison pour faire la cuisine pour que nous puissions manger en rentrant du cinéma.



◀ Tante Suzanne, 17 ans

Je ne me souviens pas avoir vu souvent Mendel et Rachel à table avec nous. Paula est toujours chez Madeleine, une fille de sa classe et elles font souvent leurs devoirs ensemble. Les parents de Madeleine tiennent une épicerie, rue de Bodeghem et nous habitons la même rue à cette

époque. La mère de Madeleine aime beaucoup venir chez nous le soir pour discuter avec mes parents. Ensemble, ils parlent en polonais.

Chez nous, je n'ai jamais vu une table vide et il y a toujours des amis qui viennent nous rendre visite. Pour les connaissances qui passent à l'improviste, il y a toujours une bouilloire sur le poêle à charbon et des citrons prêts pour le thé sur l'étagère. Ma mère est une parfaite cuisinière et fait des gâteaux à rendre jaloux «Wittamer»*.

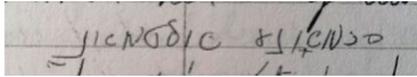
De ma naissance jusqu'au début de la guerre, nous avons déménagé cinq fois. Notre dernière maison était située au 149 rue Van Artevelde à Bruxelles.

* «Wittamer» : famille emblématique pour de nombreuses générations de pâtisseries et chocolatiers belges. Fondée en 1910, la maison Wittamer a contribué à façonner le visage du Sablon.

... *Mon père nous emmène le dimanche matin,
Suzanne et moi...*

C'est à partir de ce moment-là, à dix ans, que mon caractère change.

Tous les jeudis après-midi, mon père nous oblige Suzanne et moi à aller à l'école juive située rue des Tanneurs. Cela peut paraître étrange, mais j'apprécie beaucoup ces cours. D'ailleurs, le seul mot que je sais encore écrire en yiddish, c'est mon nom :



◀ *Altman Simone*

À l'école Place Anneessens, je suis très bonne en gymnastique et j'aime les cours de chants. Je chante très bien. Aujourd'hui, je chante toujours, je connais encore de vieilles chansons scouts. À la danse à l'école, je suis toujours présente. En fin d'année scolaire, le prof de danse me met bien devant pour montrer à la directrice que je sais au moins faire quelque chose de bien !

Mon père nous emmène le dimanche matin, Suzanne et moi, et nous partons au vieux marché nous acheter des chaussures pour la distribution des prix. J'adore ce quartier. Nous sommes tellement contentes de sortir avec papa, car il nous fait beaucoup rire. Nous sommes heureuses d'avoir de belles chaussures afin de pouvoir danser à la distribution des prix. Mon père en profite, lui aussi, pour s'en acheter.

Maman ne vient jamais avec nous, car elle n'a pas le temps. Elle est toujours occupée à nettoyer, laver, repasser et à raccommoder

les vêtements de sept enfants. Maman ne dit jamais qu'elle nous aime et ne le montre jamais non plus. Mais plus tard, quand j'ai eu douze ans, je la verrai pleurer pour la première fois lorsqu'elle devra se séparer de Paula, Suzanne et moi en novembre 1942. Elle nous prendra toutes les trois dans ses bras et elle ne savait plus où nous donner des baisers, car on venait nous chercher pour nous cacher au couvent de Louvain. Madame G. se trouve en bas dans la rue et elle pleure aussi. Je n'oublierai jamais Monsieur et Madame G., les locataires du rez-de-chaussée et du premier.

Aïe, aïe, aïe je suis occupée à avoir des larmes aux yeux, je vais m'arrêter d'écrire pendant deux ou trois jours, car je dois encore revenir en arrière (avant la guerre).

... Ce chiffon noir que nous devions apporter à l'école...

En 1935, c'est le plus loin que je me souviens, j'ai cinq ans. Je suis au jardin d'enfants qui se trouve juste derrière chez nous, rue de Cureghem. Dernièrement, par curiosité, j'ai voulu voir si l'école existe toujours et elle y est encore. C'était très touchant de la voir. Je pense que c'est à cet endroit où je me sentais le mieux. Les demoiselles m'aimaient bien et me chouchoutaient. Il faut dire que j'étais une jolie petite fille.

Je me souviens de mes cinq ans et de ce qu'il s'est passé en 1935 : La Reine Astrid (1905-1935) est morte dans un accident de voiture. La demoiselle de classe nous rassemble et nous demande de rapporter pour le lendemain un petit brassard noir. Le matin, Rachel me conduit avant d'aller à son école et le soir, c'est souvent Mendel qui vient me rechercher. Mendel est un garçon toujours très calme,



◁ Maman, 5 ans, à la maternelle, rue de la Buanderie.

toujours « tiré à quatre épingles », très propre, très maniaque et il ne faut jamais toucher à ses affaires. Il collectionne les beaux livres et il en a beaucoup qu'il n'aurait jamais prêtés à qui que ce soit. Mendel et Rachel se disputent souvent à cause des livres qu'il ne veut pas lui prêter. Il les enferme à clé dans un grand coffre que mon père a été chercher au Vieux Marché. Paula, quant à elle, va chercher ses livres chez son amie Madeleine qui a davantage de moyens que nous pour avoir ce qu'elle veut. Elles sont inséparables. Cependant, la vie les séparera impitoyablement.

Quand j'écoute une cassette de musique classique cela me rappelle le couvent. J'aime beaucoup les messes de Bach et de Beethoven que les religieuses chantaient. Une des religieuses qui jouait de l'orgue et chantait très bien était aveugle. Quand elle chantait des cantiques accompagnés à l'orgue, je trouve cela magnifique. Je ferme les yeux et je peux les écouter pendant des heures ! Je trouve cela si beau ! J'ai longtemps fait partie de la chorale au couvent. Je reparlerai du couvent plus tard. Pour le moment, je n'ai que cinq ans.

Donc, je reviens à la maison avec Mendel et ce chiffon noir qu'on doit apporter à l'école qui me trotte en tête. Avec mes parents, je parle le yiddish. Mon père a beaucoup d'humour et ma mère rigole souvent à ses blagues. Malgré ses nombreux enfants, elle garde toujours un très beau sourire. Elle a une belle bouche avec des dents très blanches et est une belle femme. Quand elle sera déportée, elle aura encore ses beaux cheveux noirs, sans un seul cheveu gris.

Décidément, je n'arrête pas de sauter du coq à l'âne. Une fois rentrée à la maison, je vais chez mon père, car c'est toujours chez lui que je me rends quand j'ai besoin de quelque chose, car ma mère est toujours occupée à la cuisine. Je lui explique en yiddish qu'à l'école, l'institutrice nous demande de rapporter un morceau de tissu noir. Je me souviens très bien de la tête de mon père ! Il ne se sent pas concerné par la mort de la Reine Astrid. Il a autre chose à penser. Mon père a beaucoup de soucis avec ses enfants. À cette époque, il en a sept. La huitième naît en avril 1942, en pleine guerre et elle

s'appelle Esther Elise*. Mon père rentre dans la cuisine pour raconter à ma mère que j'ai besoin d'un *schmatè*** noir pour l'école. Ce *schmatè*, je ne l'ai jamais eu.

Le lendemain, quand la demoiselle demande qui a son petit brassard noir, je n'ose pas me montrer et je me cache derrière la table. La demoiselle me voit et me demande pourquoi je me cache. Je pleure parce que je ne l'ai pas. Je suis punie : elle me met au coin avec mes mains sur la tête. Je pleure tellement que lorsque Mendel vient me chercher à cinq heures, je pleure encore. Je n'oublierai jamais l'engueulade que mon frère a eue avec la demoiselle. Il faut dire que Rachel et Mendel n'ont pas « leur langue dans leur poche ». Aussi calme que Mendel soit, il ne faut pas toucher à sa petite sœur et je suis sa préférée. Quand Mendel me demande de lui faire une course, je le fais.

* Esther Elise : ma mère ne se rappelle plus pourquoi elle porte un double prénom. Elle dit tantôt Esther, tantôt Elise, tantôt Esther Elise. Pour faciliter la lecture, je choisis Elise.

** *Schmatè* : mot yiddish pour désigner une loque, un vieux chiffon.

... *Lorsque mon frère Maurice naît en 1938...*

A la maison, mon surnom est *S'richèllè*, ce qui signifie « tête de linotte ». Quand ma mère me demande d'aller chercher du sucre, je reviens avec autre chose, mais jamais avec ce qu'elle m'a demandé. Mais je ne suis jamais réprimandée. Dans la rue, certaines personnes me donnent des bonbons, des chocolats et des boules que je partage avec Paula, ma sœur préférée. Rachel aime aller au cinéma et Mendel apprécie beaucoup jouer aux billes avec ses copains de classe, même le dimanche. Ils se réunissent soit pour jouer aux billes, soit pour échanger des livres. Paula aime beaucoup aller au théâtre et elle y va très souvent avec Madeleine. De temps en temps, Madame G. qui n'aime pas aller en ville lui paye le théâtre en échange des courses qu'elle fait pour elle. Parfois, je l'accompagne et j'adore sortir avec Paula. Je ne me rappelle pas ce que Suzanne aime.

Je pense qu'à cette époque, j'ai un amoureux. Suzanne m'énerve, car elle me suit partout. Mais nous sommes souvent à deux aussi pour aller au cinéma avec mon père le dimanche.

Mon père est un spécialiste des « pets » ! Il ne s'en prive pas, même dans la rue. Je me souviens qu'un jour lorsque nous partons tous les trois au marché, Suzanne mon père et moi, mon père pète en traversant la rue. Il nous regarde, mine de rien, l'air de dire qu'il n'a rien fait. Comme il ne sait pas bien parler le français, au lieu de dire, « toute la rue, ça pue », il dit « fouille*, toute la rie, ça pie ». Nous rigolons bien.

Revenons encore en arrière. Lorsque mon frère Maurice naît en 1938, j'ai huit ans. Chaque jour, après l'école, je quitte seule la Place Anneessens et je vais voir ma mère à l'hôpital Saint-Pierre.

* *Fouille* : dans ce contexte, *fouille* veut dire « ouille ».

Mon père me prend une seule fois avec lui. Je suppose qu'il n'aime pas venir me chercher à l'école, car il ne parle pas bien le français.

Je me rappelle, comme si c'était hier, que ma mère donne le sein à Maurice et lorsqu'il pleure, elle le prend dans ses bras, le dorlote et l'embrasse. Lorsqu'elle ne peut pas lui donner le sein, ma mère prend un bout de son mouchoir, y met un morceau de sucre, le mouille un peu, le plie sur un coin et le met dans sa bouche. Il se calme immédiatement en suçant le bout du mouchoir jusqu'à ce qu'il s'endorme. Ensuite, elle le remet dans son petit lit.

À cette époque, à l'hôpital, il n'est pas question d'avoir une chambre seule. Je revois encore le dortoir où ma mère est avec plusieurs autres femmes qui viennent d'accoucher. Comme ma mère est très pratiquante, Madame G., une amie, ou parfois la mère de Madeleine, un vrai cordon bleu, lui apportent son dîner, car il est hors de question qu'elle mange du porc.

Après son accouchement et à son retour à la maison, ma mère devient assez fragile et elle s'affaiblit. Une assistante sociale juive vient tous les jours l'aider pour le ménage et la cuisine. Elle parle polonais avec ma mère. Elle nous donne à manger et puis nous met au lit. Rachel et Mendel aident mon père à l'atelier qui se trouve derrière la cuisine. Quand nous nous levons le matin, l'assistante est déjà là. Elle nous fait déjeuner et nous aide à nous laver. Je me souviens qu'elle aimait beaucoup me peigner les cheveux. Je l'aimais bien même si je ne comprends pas tout ce qu'elle disait. Un jour, elle m'a fait une robe qu'elle cousait avec la machine de mon père. Elle tricote pour tout le monde et reste assez longtemps avec nous. À cause de la santé fragile de ma mère, Maurice a grandi tout seul et est allé très jeune au jardin d'enfants. Une personne de l'Œuvre Sociale Juive vient le chercher le matin et le reconduit le soir. Il dort toujours près de ma mère et Max se trouve souvent chez mon père. Suzanne, Max et moi dormons à trois dans un grand lit. Je dors à côté de Suzanne et Max se couche de l'autre côté du lit. Nous avons souvent ses pieds dans le visage, mais nous ne nous dis-

putons jamais, au contraire, nous rions aux larmes, car il a toujours le bon mot pour rire. Quand il en a marre de rester au lit avec nous, il crie pour demander à notre papa s'il peut aller dormir avec lui. Tous ces échanges sont en yiddish. J'aime beaucoup cette période où nous parlions le yiddish.

Je pense que Max est jaloux de Maurice qui dort près de ma mère. Par la suite, je ne me souviens pas avoir vu Max s'occuper de lui. Max s'accroche de plus en plus à mon père qui, souvent, le prend sur ses épaules et part se promener avec lui ou alors le met derrière son vélo vert et fait le tour de la Place Anneessens.

... *Ma mère était heureuse...*

P arfois, pour prendre l'air le soir, ma mère prend Maurice dans ses bras et vient s'asseoir sur un banc de la Place. Il s'agit du rendez-vous de tous les Juifs des alentours. Ma mère est heureuse, elle parlait et me regardait sauter à la corde avec Suzanne. Elle donne le sein à Maurice en public et le fait tout naturellement. Souvent, après avoir fermé son magasin, la mère de Madeleine vient la rejoindre. Je ne me souviens pas avoir vu Rachel ou Mendel sur cette Place. Mendel joue aux billes avec Léon et Jacques dans une rue qui donne sur la Place. Moi, je joue très souvent à la balle avec Anna Kleyman, une fille de ma classe qui vit actuellement en Israël. Anna m'aide souvent à faire mes devoirs de grammaire, en particulier les conjugaisons. Elle est très calme alors que moi je suis plutôt vive. Elle se fatigue vite de jouer tandis que moi, j'aurais sauté à la corde, lancé la balle ou joué au cerceau toute la soirée. Du moment que je ne suis pas l'école, tout va bien, rien ne me fatigue.

Pour les mathématiques, malgré la patience de Paula, cela ne sert à rien. La demoiselle qui a l'art de m'appeler au tableau me dit : « Alors, Altman, on dort, on ne sait rien? Cela ne fait rien, vous resterez pendant la récréation et vous me ferez deux pages de problèmes ». Un jour, Odile Michée, la chouchoute de la classe s'empresse de mettre de l'huile sur le feu en disant : « Mademoiselle, hier, Simone a joué avec des garçons, je l'ai vue, j'étais sur le banc avec ma mère, vous pouvez le lui demander ». Alors, devant tout le monde, la demoiselle me demande : « C'est vrai Altman ce que vient de dire Odile? ». Je lui aurais flanqué mon soulier à la tête. De toute façon, je suis punie : je ne suis pas partie en voyage scolaire et j'ai dû ranger toute la classe avec une autre élève qui s'appelle Angélique. C'est étrange la vie, car avec cette même Angélique, nous nous retrouverons quelques années plus tard en 1942, en colonie de vacances.

J'aime un certain Jean, un *goy* et cela est réciproque. Un amour de jeunesse comme nous pouvons aimer à onze ans. Nous ne nous

quittons jamais, nous jouons toujours Place Anneessens, même le dimanche. Mon Dieu, comme je l'aime bien. Jean est beau et bon et il a toujours un bonbon ou un morceau de chocolat pour moi. Il partage toujours ce qu'il a avec moi, même ses tartines, et comme je suis très gourmande, je mange tout!

REGISTRE DES JUIFS
JODENREGISTER

Vol. 774. P. 58

AL
544
7906

Nom : STALMAN
 Naam :
 Prénoms : Rykla
 Voornamen :
 Né à Glovorgow le 9 den 7906
 Geboren te

JUIF - JOOD

Commune. Adresse. Commune. Adresse.
 Gemeente. Adres. Gemeente. Adres.

Bruxelles
50 Rue de la Verdure
149 rue Van Corteveld

Profession : Jan Nationalité : Polonaise Religion : juive
 Beroep : Nationaliteit :
 Etat civil : épouse Altman Jules Full Godsdiens :
 Burgerstand :
 né à Varsovie le 5 mai 1898
 geboren te
 van Zylbermann Bronck
 de
 né à Glovorgow le 9
 geboren te
 et de Zylbermann
 en van
 née à 9 le 9
 geboren te
 petite-fille de 9 den 9
 klein van
 né à 9 le 9
 geboren te
 de 9 den 9
 van
 née à 9 le 9
 geboren te
 de 9 den 9
 van
 né à 9 le 9
 geboren te
 et de 9 den 9
 en van
 née à 9 le 9
 geboren te
 Enfants : sept
 Kinderen :

Arrivé en Belgique le 28 juin 1928 venant de Varsovie
 Aankomen in België den 28 juni 1928 komende van
 Résidences successives en Belgique
 Achtereenvolgende verblijfplaatsen in België :

1. Bruxelles 4. 7. 10.
 2. 5. 8. 11.
 3. 6. 9. 12.

Déclaré à Bruxelles le 16 décembre 1940
 Verklaard te den

Signature de l'intéressé Altman
 Handteekening van
 du chef de ménage :
 gezinsvoofd :

« Recensement des Juifs dans un registre spécial mis en place le 28 octobre 1940

À la fin du mois de mai 1942, les Allemands obligent les Juifs de porter une étoile jaune avec un « J » dessus. Nous sommes obligés de la porter sur tous nos vêtements. Je ne me rappelle plus si c'est du côté gauche ou droit, mais je sais une seule chose : je suis fière de la porter. Ce n'est pas le cas de Mendel et de Rachel qui la cachent toujours et ne veulent jamais la porter. Un jour, un Allemand sonne à la porte. À ce moment-là, je joue dans la rue avec Suzanne. Par après, j'apprends par Paula que l'Allemand venait avertir mes parents que si Rachel et Mendel ne portaient pas leur étoile, ils allaient avoir de graves problèmes. Mon père la porte toujours ainsi que Mendel et Rachel par la suite. Mais depuis que je porte une étoile jaune, Jean ne veut plus jouer avec moi. Il ne vient plus Place Anneessens ni me chercher à l'école. Je ne comprends pas. Ce n'est que plus tard, beaucoup plus tard que je comprendrai.

Je pense que mon père a eu du flair. Avec l'aide de la résistance juive, il commence par placer mon petit frère Maurice qui a deux ans, à la campagne à Ziegem (près de Diest). Chaque semaine mon père part le voir. De temps en temps, ma mère ou Rachel l'accompagnent. Moi, je ne suis jamais allée le voir. Maurice restait caché chez ces gens jusqu'après la guerre. Ce sont des gens très catholiques et pratiquants, d'une bonté incroyable et ils nous gâtent beaucoup. Quand mon père et Rachel reviennent de chez eux, nous avons des légumes, du pain blanc qu'ils font eux-mêmes et des œufs et je ne me rappelle plus le reste.

Fin 1941, je m'en rappelle très bien, nous allons encore tous à l'école. Rachel, Paula, Suzanne et moi, dans une école de filles et Mendel dans une école de garçons. À cette époque, les écoles mixtes n'existent pas. Un matin, nous arrivons tous à l'école. Nous sommes au préau. La sonnerie retentit pour que les élèves se mettent en rang. À ce moment-là, la directrice tape dans les mains et dit que « toutes les élèves juives ne vont plus en classe ». Elle dit qu'elle a reçu des ordres des autorités allemandes, que nous devons rentrer à la maison et ne plus jamais revenir à l'école. Je dois sûrement sauter de joie de ne plus devoir aller à l'école. Nous rentrons toutes

à la maison, Mendel aussi. Je ne comprends rien à ce qu'il se passe vraiment. Mon père entre dans une colère terrible. Je prends Paula par la main et nous partons chez Madeleine. Suzanne vient nous rejoindre plus tard.

Au milieu de l'année 1941, il y a déjà des affiches aux murs nous interdisant à nous, Juifs, de circuler après 20 heures. Ma mère pleure beaucoup, elle a du chagrin de voir ses enfants courir les rues toute la journée. Nous habitons rue Van Artevelde. Ma mère est enceinte : elle attend son huitième enfant et doit accoucher en avril 1942.

... *Nous recevons des timbres pour la nourriture...*

Nous sommes ravitaillés par les Allemands, nous recevons des timbres pour la nourriture. Suzanne et moi allons chercher tous les jours le pain rue du Grand Hospice. Nous avons droit pour les sept enfants et les parents (nous n'avons pas déclaré que Maurice était parti à la campagne) à neuf cartes de ravitaillement. Comme nous n'allons plus à l'école, c'est nous qui, la plupart du temps, faisons les courses. Rachel et Mendel trouvent du travail. Rachel est finisseuse de robe. Sa patronne habite rue Otlet à Anderlecht, encore un nom gravé dans ma mémoire. Déjà à ce moment-là, je connais Bruxelles par cœur. Je ne me trompe jamais de rue. Parfois, je vais avec Rachel jusqu'à son travail, elle me fait monter au deuxième étage et parfois, je mangeais avec sa patronne, une personne assez âgée et charmante. Encore aujourd'hui, je peux montrer la maison où elle a travaillé.

Mendel est garçon de courses. Quand il a de l'argent, c'est pour s'acheter des livres. Je n'ai jamais eu beaucoup de contact avec lui. Il faut dire que je suis encore une enfant et que Mendel est déjà un jeune homme de dix-sept ans. Paula aime beaucoup se promener au Bois de la Cambre. Elle adore se promener, surtout autour du lac. De temps en temps, j'y vais aussi avec Madeleine. Elles prennent une petite barque, mais je n'aime pas cela, alors je les attends sur un banc. Qu'est-ce que je l'aime ma sœur Paula! Nous avons des petits secrets qu'elle me demande de ne pas dire à papa et maman et surtout pas à Rachel.

Ma mère, affaiblie pendant les premiers mois de grossesse, part se reposer à Linkebeek et se refaire des forces pour l'accouchement. Cette maison de Linkebeek est très bien. Il y a un très beau jardin et une très grande salle à manger avec beaucoup de fleurs sur toutes les tables. Je ne me rappelle plus si c'est un établissement juif ou non. Pendant que ma mère est à Linkebeek, mon père s'occupe beaucoup de nous. Il fait à manger, très bien même, et le soir quand

Rachel rentre de son travail, elle aide mon père. Pendant l'absence de ma mère, jamais au grand jamais, les amis de mes parents ne nous ont laissés tomber. Les uns lavent le linge, les autres apportent des gâteaux qu'ils font eux-mêmes ou ils aident mon père dans la cuisine. Je n'ai jamais connu la faim à la maison. Plus tard, j'ai eu faim, même très faim, et c'est une partie de ma vie que je n'oublierai jamais.

... *Il faut que je fasse la file...*

Un matin, mon père nous réveille Suzanne et moi pour que nous allions chercher des œufs. Cependant, les œufs sont rationnés. Je ne sais plus exactement si le jour des œufs est le lundi ou le mardi. À chaque jour de la semaine correspond un aliment. Il faut que je fasse la file avec les timbres en main. Ce n'est pas le moment de les perdre. Il y a un Allemand à côté de la caisse avec un revolver à la main. Comme nous n'allons plus à l'école, cela nous occupe. Parfois Madame G. me demande de refaire la file pour elle. Cela dure presque toute la journée.

Après quelques heures, Suzanne et moi revenons à la maison avec les œufs. Mon père les range et nous demande de refaire la file pour en avoir encore et nous repartons donc rue Gretry. Aujourd'hui, quand je repasse dans cette rue, je regarde la façade du magasin qui n'existe plus et le film défile dans ma tête et je me revois dans la file.

Lorsque nous arrivons une nouvelle fois à la caisse pour redemander des œufs, l'Allemand nous regarde et nous dit que nous en avons déjà eus. Il crie tellement fort que nous avons très peur. Il prend nos timbres de ravitaillement et les déchire devant tout le monde. Il parle français avec un accent allemand. Il crie que si cela se reproduit, nous devrons aller au bureau de la *Kommandantur* avec mon père. Nous n'avons plus jamais refait la file deux fois. Après toutes ces files, nous jouons, mais plus aucun *goy* ne veut jouer avec nous. Et tout cela parce que nous avons une étoile jaune. Cela ne me fait rien, je ne m'en fais pas et j'ai des amies juives : Anna, Rosette et Angélique. Nous sommes très unies. Place Anneessens, nous ne jouons qu'entre nous. Nous avons peur de voir venir 20 heures, car il y a le couvre-feu pour les Juifs à partir de 20 heures et la Place Anneessens est gardée par des Allemands. Comme je n'ai pas de montre, je vois les Allemands nous regarder et je comprends. De toute façon, mon père venait nous chercher.

L'ambiance à la maison a fort changé. Rachel et Mendel ne rentrent jamais pour 20 heures et quand ils rentrent tard à la maison, j'entends mon père crier. Rachel a des amis *goy* et mon père ne la supporte pas. Mon père lui demande de faire très attention et ma mère pleure. Elle a peur pour Rachel qu'elle adore, je pense qu'elle est sa préférée. Tout ce que Rachel dit ou fait est de « l'or ». Jamais je ne l'entends dire une parole plus haute que l'autre à Rachel. Je pense que, de temps en temps, elle aurait mérité que nous élevions la voix, car elle profite de sa position de sœur aînée. Quand ma mère part se reposer à Linkebeek, Rachel est là pour aider mon père.

Aujourd'hui, en revenant de faire mes courses, le concierge me dit qu'il me voit toujours chargée et je ris, car je me souviens de ma mère. Quand elle descendait faire ses courses, elle revenait avec deux grands sacs. Tous les dimanches matin, elle partait au marché matinal et ramenait des poules, des fruits et des légumes. Je la vois monter les escaliers avec ses grands sacs. Jamais ma mère ne nous demande de l'aider, mais je crois que nous sommes très jeunes à cette époque. Très tôt le matin, mon père s'occupe à sa machine, car il travaille beaucoup à la maison. Rachel et Mendel aiment dormir tard. Paula, elle, part au petit matin. Elle a un nouvel ami, Alexandre, qui vient la chercher à la maison. Mes parents ne disent rien. Je suppose qu'il est Juif, sinon, j'aurais entendu crier. Alexandre est très gentil, très poli, est issu d'une bonne famille, a de l'argent et est fort amoureux de Paula. Dernièrement, j'ai demandé à Suzanne si elle se rappelait d'Alexandre et à mon grand étonnement, elle s'en souvenait et se rappelait même de son visage! Je me demande où Paula a été le chercher.

Vu qu'elle habite le rez-de-chaussée et le premier étage, Madame G. sait beaucoup de choses. Nous, nous vivons aux deuxième et troisième étages. Je crois que Paula se confie aux G. À moi, le soir, quand je la vois, elle me raconte au lit qu'elle est allée au bois avec Alexandre et que parfois, elle va chez ses parents que je n'ai jamais rencontrés.

... *Ma mère et mon père chantaient bien...*

Ce soir j'ai revu un vieux film avec Jeannette MacDonald et Nelson Eddy et j'ai pleuré, car mes parents les adoraient et aimaient visionner leurs films. Ma mère et mon père chantaient bien et ils connaissaient tous les airs. Ce qui est incroyable, c'est que mon père avec sa voix de ténor les chante en yiddish avec beaucoup d'humour. Ma mère rit aux larmes. J'adore voir ma mère rire, cela n'arrive pas souvent avec tout le travail qu'elle a. Elle est d'une grande propreté et sa cuisine est nettoyée tous les soirs. Elle prépare à manger pour nous tous et il y a toujours quelque chose pour les gens qui viennent à l'improviste. Ma mère fait de très bons gâteaux. Pour la pâtisserie, tout est fait maison. Nous buvons beaucoup de thé, car je pense que le café est trop cher. Max, Suzanne et moi aimons le cacao. Ma mère le fait spécialement pour nous. Le dimanche matin, pendant que ma mère est au marché matinal, mon père descend avec Max sur ses épaules. Mon père est très doux avec lui peut-être parce qu'il est un enfant chétif, souvent malade et donc très dorloté par mes parents. Il est souvent sur mes genoux, m'embrasse et a besoin de beaucoup d'affection. Je n'ai jamais connu la jalousie entre frères et sœurs.

Le dimanche matin, mon père et Max partent chercher des couques au beurre et du cramiq.

Quand ma mère revient du marché avec ses *kaischls**, la table est mise. Max veut toujours que je me mette à côté de lui. J'aime beaucoup le dimanche matin. L'ambiance est bonne. Je pense que, tout compte fait, je suis une fille heureuse et je crois aussi que je suis une bonne fille pour toute ma famille.

* *Kaischl* : panier, sac de courses.

... *Le départ de mon père...*

Mon père, Rachel et Mendel reçoivent des papiers des hautes autorités allemandes leur demandant de se présenter à la Gare du Midi le 1^{er} juillet 1942. S'ils ne se présentent pas, ils seront menacés de représailles. Je me rappelle parfaitement du 1^{er} juillet 1942 parce que cette année-là, Suzanne, Max et moi, nous sommes partis en colonies de vacances. Nous devons être à la Gare du Luxembourg à 8 heures. Nous sommes regroupés par catégorie d'âge, tous les trois dans le même train dans trois wagons différents. Max part pour Virton, Suzanne pour Bastogne et moi pour Arlon.

Je vais maintenant évoquer le départ de mon père, de Rachel et de Mendel pour l'enfer. Ils ne le savent pas encore. La veille de leur départ, ma mère s'occupe d'eux et Paula prépare nos valises. Paula n'est pas partie en colonie parce qu'elle ne veut pas laisser ma mère seule avec Elise, née au mois d'avril. La semaine précédente, ma mère cuisine beaucoup pour qu'ils puissent prendre avec eux des gâteaux et du pain. J'ai douze ans et je m'en rappelle comme si c'était hier. Trois sacs à dos sont préparés pour leur départ.

Mon père part pour le Nord de la France et Rachel et Mendel pour l'Allemagne. Je n'apprends que beaucoup plus tard pourquoi ils ne sont pas partis ensemble. Mon père part seul en France parce que c'est la destination des hommes de plus de quarante ans, soi-disant pour travailler et pour pouvoir envoyer un peu d'argent à leurs femmes et à leurs enfants. Afin que les hommes et leurs enfants ne se rencontrent pas, les Allemands développent un plan. Les hommes partent d'abord pour la France et sont ensuite déportés en Allemagne pour être directement exterminés dans les chambres à gaz. Mon frère et ma sœur, eux, partent directement pour l'Allemagne. Ma mère reçoit encore des lettres de leur part disant que tout se passe bien et qu'ils travaillent sans jamais en dire plus, mais elle ne reçoit jamais rien de mon père.

N'ayant plus aucune nouvelle, un matin, avec Elise dans ses bras, elle se rend à la *Kommandantur*, près de la rue Van Artevelde pour en savoir plus. Paula la suit avec Alexandre. Suzanne, Max et moi restons chez Madame G. Quand ma mère revient avec Elise et Paula, elles pleurent toutes les deux. Quelque temps après, Paula raconte à Madame G. qu'un Allemand a frappé ma mère parce qu'elle a osé demander des nouvelles de son mari et de ses enfants.

Plus jamais je n'ai vu ma mère sortir en rue, elle s'enferme et pleure jours et nuits. Elle serre Elise dans ses bras qui a à peine trois mois en juillet 1942. Parfois, elle la descend chez Madame G. pour la montrer. Paula et Alexandre vont la promener au bois. Paula est très présente pour ma mère. Moi, je suis encore très jeune et ma mère ne veut pas que j'aille promener avec elle. En 1942, Paula a quand même quatorze ans et est déjà une jeune femme, très sûre d'elle. C'est une sœur formidable. Nous rions beaucoup ensemble. Quand elle est triste, elle vient chez moi. J'ai le don de la faire rire et j'adore cela. Souvent Rachel dit : « Simone, ne fais pas le clown, laisse Paula tranquille ». Jamais je n'ai vu Rachel et Paula sortir à deux. C'est deux caractères totalement différents : autant Paula aime la marche, le bois, le théâtre, le cinéma, autant Rachel reste à la maison. Elle aime se coiffer, se maquiller et être toujours bien habillée. Comme ma mère s'occupe beaucoup d'elle, c'est aussi elle qui lui lave et lui coupe les cheveux.

Chère Madame Elinger,

Suite à votre demande, j'ai effectué quelques recherches dans notre documentation et dans nos fonds de la famille **ALTMAN et Isaac ELINGER**.

Nos sources :

- Listes de déportées de Malines (© Services des Victimes – Bruxelles)
- Listes de déportés domiciliés en Belgique avant l'invasion mais déportés de France ou internes en France
- Registre des Juifs (cf. ordonnance allemande du 28/10/1940 qui impose à tous les juifs de plus de 15 ans de se faire enregistrer auprès de l'administration communale de leur lieu de résidence) (© Musée Juif de Belgique – Bruxelles)
- Fichier des membres affiliés à l'A.J.B. (cf. Fiches d'inscription comme membre de l'Association des Juifs en Belgique, 'Judenrat' créée par l'occupant le 25/11/1941, inscription obligatoire pour tous les Juifs vivant en Belgique) – (© CEGESOMA)
- Fonds d'archives du Musée.

Je vous enverrais par 'You send it', les documents suivants :

- liste de déportation de Malines vers Auschwitz (© Service des Victimes de la Guerre)
- liste des membres de l'Association des Juifs en Belgique (© Cegesoma)
- Inscription dans le registre des Juifs (© Musée Juif de Belgique)
- Photo dans les dossiers du Service des Etrangers (© ARA)
- Cartes d'identités – reliques (© JMDR)

La famille Altman

Id	Image	Nom	Prénom	Date de naissance	Lieu de naissance	Profession	Nationalité	Première commune	Première adresse	Dernière commune	Dernière adresse
30634	309480.01/309480.02	STALMAN	Rykla	00/00/1906	Glovoczou	sans	Polonaise	Bruxelles	Rue de la Verdure 50	Bruxelles	Rue van Cartevelde 149

Elle était mariée avec Fule (ou Jules) Altman:

Map	Nr BEELD	AJB leden	NAAM	VOORNAAM	GEBOORTEPLAATS	GEBOORTEDATUM	Woonplaats
402	9109	2531	Altman	Fule	Varsovie	05/05/1898	Bruxelles

Leurs enfants:

Map	Nr BEELD	AJB leden	NAAM	VOORNAAM	GEBOORTEPLAATS	GEBOORTEDATUM	Woonplaats
402	9109	2533	Altman	Chaja	Varsovie	28/07/1923	Bruxelles

Map	Nr BEELD	AJB leden	NAAM	VOORNAAM	GEBOORTEPLAATS	GEBOORTEDATUM	Woonplaats

↳ Pages 45 à 52 : registre des Juifs enregistrés auprès de l'administration communale et liste de déportation de Malines vers Auschwitz

Map	Nr BEELD	AJB leden	NAAM	VOORNAAM	GEBORTEPLAATS	GEBORTE DATUM	Woonplaats
402	9109	2534	Altman	Mendel	Varsovie	00/00/1925	Bruxelles

Map	Nr BEELD	AJB leden	NAAM	VOORNAAM	GEBORTEPLAATS	GEBORTE DATUM	Woonplaats
402	9109	2535	Altman	Perla	Varsovie	16/08/1927	Bruxelles

Map	Nr BEELD	AJB leden	NAAM	VOORNAAM	GEBORTEPLAATS	GEBORTE DATUM	Woonplaats
402	9109	2536	Altman	Simonne	Bruxelles	28/01/1930	Bruxelles

Map	Nr BEELD	AJB leden	NAAM	VOORNAAM	GEBORTEPLAATS	GEBORTE DATUM	Woonplaats
402	9109	2537	Altman	Suzanne	Bruxelles	08/04/1932	Bruxelles

Map	Nr BEELD	AJB leden	NAAM	VOORNAAM	GEBORTEPLAATS	GEBORTE DATUM	Woonplaats
402	9109	2538	Altman	Max	Bruxelles	20/06/1933	Bruxelles

Map	Nr BEELD	AJB leden	NAAM	VOORNAAM	GEBORTEPLAATS	GEBORTE DATUM	Woonplaats
402	9109	2539	Altman	Maurice	Bruxelles	26/03/1938	Bruxelles

La fille plus jeune : Elise, née le 03/04/1942 à Bruxelles (elle n'a pas été enregistrée)

Données de déportation :

- **Chaja** a été déportée à Auschwitz le 4/08/1942 avec transport I/137. Elle avait reçu un Arbeitseinsatzbefehl (AB 000373) et est venue bénévole à Kazerne Dossin. Vu sa sexe, Chaja a été dirigée vers les installations de gazage de Birkenau dès ses arrivées.
- **Jules et Mendel** ont été mis au travail forcé dans le cadre de l'Organisation TODT, Mur de l'Atlantique, Nord de la France, où ils ont été employé par la firme allemande JULIUS BERGER. Dans la nuit du 30 au 31/10/1942, la plupart de ces travailleurs forcés déportés de Belgique ont été rapatriés au camp de Malines, le temps de compléter le transport avec les Juifs qui étaient détenus dans ce camp de rassemblement. Ils figurent sur la liste de déportation du convoi XVI sous le n° 967 et 968. Leur train a ensuite poursuivi sa route jusqu'à Auschwitz. Parti le 31/10/1942, son convoi est arrivé à Auschwitz le 02/11/1942. Je n'ai retrouvé pour ils ni immatriculation à Auschwitz ni acte de décès. Comme ces séries de documents sont très lacunaires, on ne peut rien dire de plus quant aux circonstances, au lieu et au moment de son décès. On peut simplement affirmer qu'il n'a pas survécu à la déportation.
- **Rykla, Perla et Elise** ont été inscrites le 29/04/1944 à Kazerne Dossin et déportés à Auschwitz le 19/05/1944 avec transport XXV/350-352. Vu leur sexe, elles ont été dirigées vers les installations de gazage de Birkenau dès leurs arrivées.



Musée Juif de la Déportation et de la Résistance CD1/1 "Transportlisten"

Info	Inventaire	Terminologie	Help		Exit
Transportliste (TL)	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	Sélectionnez la TL et le numéro d'enregistrement et cliquez sur 'Voir document'
Numéro d'enregistrement	968	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	
Départ du Transport	31/10/42	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	
Sélectionnez l'index					
	Nouvelle recherche	Transportlisten 1942-1944	Transportlisten corrigées après 1945		
Nom	ALTMAN	Epoux/épouse de	STALMAN Ryfka		
Prénom	Raphael Jules	Veuve de			
Date de naissance	05/05/1898	Voir aussi			
Lieu de naissance	Warschau	Remarques			
Profession	Schäftemacher	AB	Info		
Nationalité	Staatenl.				
Voir document					



Musée Juif de la Déportation et de la Résistance CD1/1 "Transportlisten"

Info	Inventaire	Terminologie	Help		Exit
Transportliste (TL)	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	Sélectionnez la TL et le numéro d'enregistrement et cliquez sur 'Voir document'
Numéro d'enregistrement	967	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	
Départ du Transport	31/10/42	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	
Sélectionnez l'index					
	Nouvelle recherche	Transportlisten 1942-1944	Transportlisten corrigées après 1945		
Nom	ALTMAN	Epoux/épouse de			
Prénom	Mendel	Veuve de			
Date de naissance	13/04/1925	Voir aussi			
Lieu de naissance	Warschau	Remarques			
Profession	Schneider	AB	Info		
Nationalité	Staatenl.				
Voir document					

Musée Juif de la Déportation et de la Résistance
CD1/1 "Transportlisten"

Inventaire | Transportlisten | ...

TRANSPORTLISTE - I

20

131. Goldmann Dawjra AB. 683	20. 4. 25 Kallin	✓	Staatentl. F		V
132. Katz Laja AB. 634	15. 9. 03 Sokernica	✓	Staatentl. F	Ohne.	V
133. Simon Sigmund AB. 685 <i>Spouse of ROSENTHAL, Hedwa.</i>	22. 12. 08 Hamburg	✓	Staatentl. H	Glitzer.	V
134. Rosenthal Malara AB. 687	<i>sp. SIPON Sigmund I/133</i> 9. 4. 20 Sonnevalde	✓	Staatentl. F	Haushälterin.	V
135. Simon Ruth AB. 686	21. 6. 24 Hamburg	✓	Staatentl. F	Haushalt.	T
136. Simon Herman AB. 685	9. 9. 27 Schneidemühl	✓	Staatentl. G	Schüler.	T
137. Altman Czaja AB. 373	28. 7. 23 Warschau	✓	Staatentl. F	Schneiderin.	T
138. Grossman David Lajb AB. 542	21. 10. 08 Warschau	✓	Staatentl. H	Chemiker.	T
139. Rajchere Joseph. AB. 126	20. 5. 03 Czestochwa	✓	Staatentl. H	Magnaner.	T
140. Levi Johanna AB. 861	13. 1. 02 Lütger-Dortmund	✓	Staatentl. F	Haushalt.	V



Musée Juif de la Déportation et de la Résistance
CD1/1 "Transportlisten"

Info	Inventaire	Terminologie	Help		Exit
------	------------	--------------	------	--	------

Transportliste (TL)	1				Sélectionnez la TL et le numéro d'enregistrement et cliquez sur 'Voir document'
Numéro d'enregistrement	137				
Départ du Transport	4/08/42	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	

Sélectionnez l'index	<u>Nouvelle recherche</u>	Transportlisten 1942-1944	Transportlisten corrigées après 1945
----------------------	---------------------------	---------------------------	--------------------------------------

Nom	ALTMAN	Epoux/épouse de	
Prénom	Chaja	Veuve de	
Date de naissance	28/07/1923	Voir aussi	
Lieu de naissance	Warschau	Remarques	
Profession	Schneiderin		
Nationalité	Staatenl.	AB	00373 Info



Voir document



Musée Juif de la Déportation et de la Résistance
CD1/1 "Transportlisten"

Info	Inventaire	Terminologie	Help		Exit
------	------------	--------------	------	--	------

Transportliste (TL)	XXXV				Sélectionnez la TL et le numéro d'enregistrement et cliquez sur 'Voir document'
Numéro d'enregistrement	350				
Départ du Transport	19/05/44	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	

Sélectionnez l'index	<u>Nouvelle recherche</u>	Transportlisten 1942-1944	Transportlisten corrigées après 1945
----------------------	---------------------------	---------------------------	--------------------------------------

Nom	STALMAN	Epoux/épouse de	ALTMAN
Prénom	Rykla	Veuve de	
Date de naissance	00/00/1906	Voir aussi	
Lieu de naissance	Gjovoczow	Remarques	
Profession	Ohna		
Nationalité	Staatenl.	AB	Info



Voir document



Musée Juif de la Déportation et de la Résistance CD1/1 "Transportlisten"

Info Inventaire Terminologie Help  Exit

Transportliste (TL) Sélectionnez la TL et le numéro d'enregistrement et cliquez sur "Voir document"
 Numéro d'enregistrement 351
 Départ du Transport 19/05/44

Sélectionnez l'index Nouvelle recherche Transportlisten 1942-1944 Transportlisten corrigées après 1945

Nom ALTMAN Epoux/épouse de
 Prénom Perla Veuve de
 Date de naissance 16/08/1927 Voir aussi
 Lieu de naissance Warschau Remarques
 Profession Ohne AB Info
 Nationalité Staatenl.



Voir document



Musée Juif de la Déportation et de la Résistance CD1/1 "Transportlisten"

Info Inventaire Terminologie Help  Exit

Transportliste (TL) Sélectionnez la TL et le numéro d'enregistrement et cliquez sur "Voir document"
 Numéro d'enregistrement 352
 Départ du Transport 19/05/44

Sélectionnez l'index Nouvelle recherche Transportlisten 1942-1944 Transportlisten corrigées après 1945

Nom ALTMAN Epoux/épouse de
 Prénom Elise Esther Veuve de
 Date de naissance 03/04/1942 Voir aussi
 Lieu de naissance Brüssel Remarques
 Profession Ohne AB Info
 Nationalité Staatenl.



Voir document

XIV Transport

24

✓ 344. Greine Greine GELLER	22.10.32	stl. F. Greine
<i>épouse de GOLDBERGER Benjamin</i>		
345. Boas Bohas	20.10.32	stl. H. Holme
<i>épouse de DE GROOT Rebecca</i>		
✓ 346. De Groot De Groot	20.10.32	stl. F. Holme
<i>épouse de BOAS Abraham</i>		
✓ 347. Beck Beck BECK	8.7.35	stl. F. Greine
<i>épouse de GOLDNER Chaim</i>		
✓ 348. Chaja Chaja GELBIRD	10.10.13	stl. F. Greine
<i>épouse de CETER Teck</i>		
349. Gutman Gutman GUTMAN	30.3.32	stl. H. Holme
<i>épouse de STANAN</i>		
✓ 350. Stanan Stanan STANAN	1906	stl. F. Holme
<i>épouse de ALTMAN Y</i>		
✓ 351. Perla Perla PERLA	16.3.27	stl. F. Holme
✓ 352. Perla Perla PERLA	04.4.32	stl. F. Holme
353. Straussberg Straussberg STRAUSSBERG	26.4.35	stl. F. Greine
✓ 354. Kwiatkowski Kwiatkowski KWIATKOWSKI	24.8.06	stl. H. Greine
<i>épouse de GELBMAN GELBRAS</i>		
✓ 355. Gelbman Gelbman GELBMAN	15.6.06	stl. H. Greine
356. Feder Feder FEDER	8.8.07	stl. H. Greine
<i>épouse de SZEREBRZESYN</i>		
357. Kosow Kosow KOSOW	29.9.13	stl. F. Greine
<i>épouse de HALPERT</i>		
358. Bluma Bluma BLUMA	1898	stl. F. Greine
<i>épouse de SACZOW</i>		

... *Un magnifique vélo couleur vert pâle...*

J'ai oublié... Pour faire les livraisons des travaux réalisés à la maison avec l'aide de ma mère, mon père achète un vélo, un magnifique vélo couleur vert pâle avec un porte-bagages à l'arrière. Ce vélo vert reste gravé dans ma mémoire. Quand il n'y a pas de travail à déposer chez le patron, mon père prend Maurice sur le porte-bagages.

En 1940, Maurice a deux ans et il est caché à la campagne. Souvent, mon père va le voir en vélo, vélo dont il est fier. Toutes les femmes de la rue connaissent bien mon père et l'interpellent. Il est « bel homme ». Les femmes lui font quelques fois un clin d'œil. La veille du départ de mon père, je n'ai jamais vu un appartement avec autant de monde venu lui dire au revoir. Mon père continue à blaguer avec tout le monde et ma mère pleure. Moi, je la regarde pleurer avec Elise dans les bras sans rien pouvoir faire.

(Un jour, ma mère en me parlant de ces moments, m'a dit : « J'ai tellement vu ma mère pleurer de chagrin en voyant partir son mari, un fils et une fille et quelques mois plus tard, nous trois, Suzanne, Paula et moi, que, même si dans notre cas, c'était pour nous cacher, elle pleurerait encore, elle pleurerait toujours. Madame G. pleurerait avec elle et la consolait. Je vais t'avouer quelque chose Régine, ça va peut-être te choquer, mais j'aurais préféré que ma mère meure de chagrin plutôt que de la voir partir avec ma sœur Paula et Elise vers les fours crématoires »).

Ma mère et mes deux sœurs seront déportées quelques semaines avant la Libération. Madame G. nous a raconté que les Allemands les ont arrêtées à trois heures du matin. Quel gâchis! Une si belle famille.

Revenons-en au vélo. Quand Maurice part à la campagne, mon père et ma mère souffrent beaucoup de cette séparation. Ils reportent leur affection sur Max, car de nous tous, il est le plus fragile

et très souvent malade. Après le départ de Maurice, c'est Max qui est toujours avec mon père, et c'est encore lui qui est sur son porte-bagages. Qu'il est heureux, Max! Il adore mon père et mon père le lui rend bien. Ils vont au cinéma et mon père lui achète des glaces et des bonbons. Entre eux, il existe une très belle relation. Jamais mon père ne crie sur Max.

Souvent, ma mère fait des gâteaux spécialement pour lui, mais cela ne l'intéresse pas, il les laisse sur la table et part rejoindre mon père au travail. Quand il y a trop de travail à apporter chez son patron, mon père n'utilise pas son vélo, mais prend Max avec lui pour l'aider à porter un petit paquet. Mon père, lui, porte les gros paquets sur ses épaules. Ils ne doivent pas aller loin. Je connais très bien la rue et son patron, car c'est parfois le patron lui-même qui apporte le travail à mon père.

Donc, le vélo! Quel chagrin j'ai eu pour mon père. Quand les Allemands rentrent en Belgique en 1940, ils ne font pas encore des histoires avec les Juifs. Puis, les choses s'enveniment. D'abord nous devons porter l'étoile jaune, ensuite, et cela est quelque chose de très dégradant pour mon père, il doit remettre son vélo à la *Wermacht*, mais comme il ne le rentre pas tout de suite, les Allemands viennent le chercher. Moi, je joue dans la rue quand je les vois arriver à deux. D'abord ils rentrent au rez-de-chaussée chez Madame G. et puis ils ressortent. Ils prennent le vélo de force. Madame G. leur demande si mon père ne peut quand même pas le garder, car avec ce vélo, il va chercher du travail. Les Allemands lui répondent qu'ils ne le prennent pas pour eux, qu'ils ont reçu des ordres et qu'il n'y a pas à discuter. Madame G. me raconte que ma mère pleure et que mon père la console.

... *Ma petite sœur Elise...*

Il n'y a pas si longtemps, je suis allée chez Madame G. et nous discutons de ma famille et de leur déportation. Elle ne sait pas les oublier. Elle a toujours la vision des Allemands venant à trois heures du matin chercher ma mère, Paula et Elise. Monsieur et Madame G. ont demandé aux Allemands de pouvoir garder Elise, leur disant qu'ils ne pourraient rien faire avec une enfant si jeune. Alors, chose incroyable, les Allemands acceptent de laisser Elise à Madame G., mais ma mère ne veut pas s'en séparer. Madame G. crie à ma mère de la lui laisser, mais il n'y eut rien à faire, ma mère la garde avec elle sans savoir le sort qui les attend.

Quand je parle de ma petite sœur Elise, j'écris parfois Esther. Je ne sais pas pourquoi. Elle a toujours eu deux prénoms. Je ne me souviens plus comment mes parents l'appellent, mais je pense que c'est plutôt Esther, car c'est plus biblique. Elle est très belle, les cheveux bouclés et elle ressemble beaucoup à Paula. Un peu avant que nous nous cachions au couvent, ma mère me demande de sortir avec elle et Elise. Nous n'allons pas très loin, juste chez la mère de Madeleine et je joue avec le frère de Madeleine qui a le même âge que moi. Madeleine, aujourd'hui, je la vois peu, mais nous avons du plaisir à nous retrouver. Pourtant, avant la guerre, ce n'était pas moi son amie, mais Paula. Elles étaient inséparables. Nous gardons un très bon contact. Je pense que c'est en souvenir de Paula, mais je ne le lui ai jamais demandé.

*... Je suis quand même encore partie
le 1^{er} juillet en colonie...*

Je me rends compte que c'est très dur pour moi d'écrire à propos de mon départ au couvent le 1^{er} novembre 1942. Mais avant cette date, je suis quand même encore partie le 1^{er} juillet en colonie. Pendant que ma mère accompagne mon père et ses deux enfants aînés, Rachel et Mendel à la gare, Elise reste chez Madame G. Paula nous conduit à la Gare de Luxembourg en nous recommandant d'écrire et de ne pas inquiéter Maman. Paula pleure. Je ne pense pas que je pleure, car je suis plutôt contente de partir en vacances. Je revois encore cette gare avec tout ce monde. Paula cherche le groupe de Suzanne et Max. Nous montons dans le train et Paula nous aide à mettre les sacs à dos vert sur le banc. Nous les avons reçus de l'organisation. Une fois dans le train, quand Paula voit que tout va bien, elle descend, nous dit au revoir et part rejoindre ma mère à la Gare du Midi pour dire au revoir à mon père, Rachel et Mendel. Nous ne les reverrons plus jamais, car ils partaient vers la mort.

Que de souvenirs dans ce train ! De temps en temps, je demande au chef, la permission d'aller voir ma sœur et mon frère qui se trouvent dans d'autres wagons. Suzanne n'est pas contente, car elle aurait voulu être dans le même wagon que moi. Malgré le fait qu'il n'y a qu'un an de différence entre Suzanne et Max, il y a peu de contact entre eux et ils ne se parlent pas beaucoup. Max est un garçon très calme et très renfermé. Nous quittons le train dans trois gares différentes, mais je ne me souviens plus dans quel ordre nous descendons. Le retour est prévu pour la fin du mois et nous devons nous retrouver dans le train. Au retour, après un mois, Max a beaucoup changé, il a grandi et il parle plus qu'avant. Je le vois encore avec son sac à dos, joyeux de nous retrouver.

Je passe de merveilleuses vacances : les meilleures vacances de ma jeunesse. D'habitude, je pars les deux mois d'été dans des colo-

nies juives à Wezembeek. Parfois, je pars en colonie de jour que je déteste, mais il n'y a rien à faire, je dois y aller. À Arlon, c'est très différent. Déjà dans le train, le chef se met à côté de moi et me gâte avec des bonbons. Il distribue des livres et comme je n'aime pas lire, je donne le mien à ma compagne de voyage que je ne connais pas. Plus tard, en colonie, elle deviendra ma meilleure amie. Elle s'appelle Angélique. Je ne l'ai plus jamais revue.

Nous arrivons devant une très grande maison, une sorte de château. Que c'est beau ! Nous sommes même photographiées devant. Quelques jours après, nous avons toutes une photo à envoyer à nos parents. C'est dommage que je ne l'aie plus. J'ai douze ans et demi et je suis une très belle jeune fille. Je grandis en beauté et en sagesse. Jeune, je ne pense pas avoir été une mauvaise fille. Monsieur G. m'aime beaucoup et dit toujours à sa femme que je suis la plus gentille de toutes et la plus belle (sans modestie).

Après être arrivées dans ce château à Arlon, nous dînons dans une immense salle à manger. Ensuite, la directrice nous parle assez longuement de ce que nous pouvons faire et ne pas faire. Mis à part le moniteur qui je crois est son fils, nous sommes uniquement des filles. Plus tard, nous nous installons dans nos chambres, des espèces d'alcôves séparées d'un rideau de chaque côté. Je demande à Angélique de rester à côté de moi. La directrice s'installe de l'autre côté et son alcôve est plus grande. Cette femme est formidable. Elle nous apprend beaucoup. Nous dansons aussi et je suis assez douée. Au moins, je suis douée pour quelque chose ! Il y a des jeux dans les bois et des jeux de ballon. Quand il y a un jeu de ballon, la directrice et le moniteur partagent les filles en deux groupes. Chaque groupe veut m'avoir, car je suis assez forte. Je gagne beaucoup de petites coupes que je ramène à ma maman. Je suis fière. Ce n'est pas comme à l'école !

Je n'ai pas retrouvé ces coupes, elles ont disparu quand les Allemands sont venus chercher ma mère et mes deux sœurs. Comme Madame G. me l'a raconté : ils ont tout pris, tout raffé et elle a

juste eu le temps de ramasser dans la cage d'escalier les photos de mes parents et des vêtements que ma mère a laissés derrière elle. Madame G. me dit qu'à sa mort, elle me laisserait des lettres qu'elle ne veut pas me donner maintenant. Elle ne veut pas m'en dire plus.

Après la guerre, je l'ai reçu de Monsieur G., une bague en or avec une belle pierre rouge, un véritable rubis qui appartenait à mon père. Ma mère la lui a vendue parce qu'elle avait besoin d'argent. Je la donne à Max et à sa mort, c'est Maurice qui la reçoit quand il revient d'Israël. Il était tellement content et heureux. La bague va bien aux doigts de mes deux frères. Maurice la porte pendant de longues années et un jour, lors de son déménagement en France, il la perd. Il a beaucoup de chagrin. Il faut savoir qu'il n'a aucun souvenir de notre père, car il a deux ans quand il est caché à la campagne.

En colonie...

Pendant la sieste, la directrice vient près de mon lit, me demande mon nom, d'où je viens et me questionne sur mes parents et mes études. Elle se prend d'une grande affection pour moi et je suis assez embêtée pour les autres. Le lendemain, je la vois tricoter une jupe rouge pour la fête que nous préparons pour le départ. Pendant les répétitions de danse, elle ne veut pas que je me fatigue de trop. De toute façon, j'apprends très vite et il me suffit d'une répétition. Elle ne me tricote pas seulement une jupe, mais aussi un magnifique pull avec un bonnet et une écharpe. Elle tricote tout cela pendant la sieste et le soir dans son alcôve. Je ne me rappelle plus de son nom, mais elle a un grand cœur et une grande gentillesse.

La veille de la fête, nous préparons toutes la grande estrade, les fleurs et les chaises pour les visiteurs d'Arlon. La directrice me demande souvent de l'aider dans les préparations parce qu'elle sait qu'elle peut compter sur moi. Nous devons aussi jouer une petite pièce de théâtre, je ne me rappelle plus de l'histoire, mais je sais que c'est un succès. Tout le monde commence à applaudir quand je danse. Dire que j'avais de si belles photos de tout cela, mais que

tout a disparu... Le jour de la fête, la directrice me met autour de la jupe rouge une splendide ceinture en daim beige qu'elle a fait aussi elle-même. Sur la ceinture et le petit porte-monnaie qui y est accroché, elle coud des marguerites blanches. Je la vois encore coudre au jardin pendant que nous jouons au ballon sans savoir que tout ce qu'elle fait est pour moi.

Ce sont des vacances inoubliables : ne pas étudier, faire ce dont nous avons envie, courir, sauter à la corde, et pour terminer en beauté un feu de camp la veille du départ. La cuisine est délicieuse. La directrice me prend par la main pour savoir ce que je veux. Elle pleure beaucoup le jour du départ lorsqu'elle nous reconduit à la gare. Je garde autour de ma taille la ceinture qu'elle m'a offerte. À la gare, elle me glisse un billet dans mon porte-monnaie. Elle m'embrasse et me souhaite bonne chance pour les années à venir. Nous ne nous sommes plus jamais écrit, mais j'ai souvent pensé à elle.

Je suis aussi contente de rentrer et de retrouver Suzanne et Max à la Gare de Virton et de Bastogne. Ils ont une mine splendide. Max se jette à mon cou et Suzanne m'embrasse en me disant qu'elle ne s'est pas bien amusée. Nous nous racontons des tas de choses sur le quai de la gare et puis nous remontons dans le train et nous ne nous sommes plus revus jusqu'à la Gare de Luxembourg. Là, Paula et Alexandre nous attendent. Paula a beaucoup changé et je la trouve triste. Elle a sûrement des soucis avec maman et Elise. Alexandre nous emmène boire quelque chose et puis nous prenons le tram. En disant au revoir à Angélique, je lui promets de lui écrire, ne sachant pas que je ne pourrais pas le faire, car les Allemands commencent à nous chercher.

Quand nous rentrons à la maison, ma mère pleure toujours en tenant Elise dans ses bras. En nous voyant, elle rit, nous embrasse, nous donne à manger, nous lave et puis nous allons dormir. Le soir, une fois que nous sommes couchés, elle va souvent chez la mère de Madeleine pour vider son cœur et partager sa tristesse. Que de chagrin !

Au mois d'août, je repars en colonie avec Suzanne et Max à Wezembeek, une colonie juive, mais *frime**. Les vendredis soir, nous devons prier. Suzanne, Max et moi faisons semblant. Ce n'est pas la joie. Je déteste cette colonie qui est dirigée par une directrice très autoritaire. Je suis toujours punie parce que je ne veux pas participer à leurs jeux. Je suis heureuse de voir Alexandre et Paula venir nous rechercher.

À la maison, ma mère prépare le repas et comme c'est un vendredi, la table est mise avec une belle nappe blanche. Dans la cuisine, il y a une petite table sur laquelle se trouvent deux bougeoirs allumés devant lesquels je revois ma mère debout, avec une étoile sur la tête.

Elle prie et pleure en même temps, mais je pense qu'elle pleure plus qu'elle ne prie. La tristesse règne maintenant à la maison.

* *frime* : religieux orthodoxe.

attendons avec impatience la dame qui nous a conduites là et qui doit revenir à la fin du mois voir si tout va bien. Quand elle nous demande pourquoi nous pleurons et que nous lui disons que nous ne voulons plus rester, elle nous ramène à la maison. Elle promet à ma maman de nous placer autre part, et ce, le plus vite possible. Cela devient vraiment urgent, car beaucoup de Juifs sont déportés.

Jusqu'au mois d'octobre, nous pouvons encore jouer dans les rues, faire la file pour avoir des œufs, du pain et de la viande. Nous n'avons rien d'autre à faire. Nous aurions aimé aller au cinéma, mais cela nous est interdit. Nous nous promenons avec une étoile jaune, donc tout nous est refusé. Le mois de novembre restera gravé dans ma mémoire jusqu'au dernier souffle de ma vie.

En premier lieu, Max est placé dans un Home de Profondsart chez des curés. J'ai souvent de ses nouvelles au couvent. Ma mère et Paula ont certainement été prévenues que nous partons de la maison pour aller au couvent de la Miséricorde à Louvain, Heverlee. Un beau matin, au mois de novembre, une femme arrive, accompagnée de Madeleine et de deux filles que je ne connais pas pour nous amener Suzanne, Paula et moi au couvent. Elle ne peut pas prendre Elise car elle est trop petite. Nous disons au revoir à maman qui pleure sur le pas de la porte. Nous ne savons pas ce qu'il se passe.



« Home de Profondsart

Nous rentrons dans la camionnette et nous partons avec de faux papiers. Je fais la connaissance des deux filles, deux cousines, Irène

et Arlette. Arlette deviendra plus tard ma grande amie. Nous mettons deux heures avant d'arriver à Louvain. Tout au long du trajet, je ris aux larmes avec Arlette qui est une « pince-sans-rire ».

Elle se demande où elle va encore se retrouver et dans quel *lohr** on allait nous mettre.

Auparavant, elles ont été cachées avec un couple dans une cave où on ne leur donnait pas à manger. Pourtant la dame qui a trouvé cet endroit payait cher pour les cacher. Quand elle est revenue un mois plus tard, elle ne les a pas reconnues tellement elles avaient maigri. Elle les a sorties de cet endroit pour les amener au couvent avec nous.

*À propos de cette journée où elles sont parties au couvent, ma mère fait une digression : sa mère lui a demandé de faire toujours très attention à « Sourèlè »**. « Tu me le promets, hein “Simrèlè”*** »? Et j'ai promis, je n'ai jamais laissé tomber Suzanne. J'ai toujours pour elle beaucoup d'amour à lui donner ainsi que de bons conseils qu'elle n'a pas toujours écoutés. Mais de toute façon, quand elle a besoin de quelque chose, elle peut toujours compter sur moi.*

Je ne parle pas bien sûr d'argent. Tante Suzanne a besoin d'autre chose que de l'argent, elle a surtout besoin de moi, de mon amitié et surtout que je n'oublie jamais de lui téléphoner quand je suis loin en vacances. D'ailleurs, j'entends la voix de ma mère qui me dit « Simrèlè téléphone à Sourèlè ». Et à toi aussi Régine je te téléphone parce que tu portes le prénom de ma mère.

Que c'est pénible de te raconter la suite!

* *Lohr* : trou. Dans ce contexte, cela signifie trou perdu.

** *Sourèlè* : diminutif en yiddish de Suzanne.

*** *Simrèlè* : diminutif en yiddish de Simone.

... *Quand la grande porte cochère s'ouvre...*

Nous arrivons devant un grand bâtiment, beau et impressionnant. Nous descendons toutes les six en nous regardant. Paula dit à Madeleine qu'elle ne rentrera pas là-dans. C'est alors que la dame intervient en disant qu'elle doit donner le bon exemple, car c'est pour son bien et celui des autres. Paula se tait, Irène pleure, Arlette me parle en yiddish et moi, je ris aux larmes. Suzanne rit aussi de me voir rire, mais je crois que nous rions jaune.

La dame sonne à la cloche du couvent et quand la grande porte cochère s'ouvre et que la Révérende Mère apparaît, nous sommes abasourdis. Elle s'approche en nous souhaitant la bienvenue, en disant que « Dieu soit avec nous » et elle fait le signe de croix avec son chapelet. Arlette n'arrête pas de me faire rire en parlant en yiddish. Par contre, sa cousine, Irène, ne fait que pleurer en pensant à son père et à sa mère. La Révérende Mère la prend sur le côté, lui parle et elle se calme. Elle nous fait entrer dans son bureau où elle nous donne un chapelet, un missel et nous recommande de ne pas dire



◁ *Le Couvent de la Miséricorde*



◀ *Le dortoir des filles*

aux autres enfants que nous sommes juives. L'autre dame qui nous accompagne nous demande aussi de nous taire et de faire comme tout le monde. Je trouve cela terriblement dur. Suzanne a dix ans, Arlette, Irène et moi, douze ans et Paula et Madeleine, quatorze ans. Nous sommes séparées. Chaque groupe d'âge est séparé par un étage.

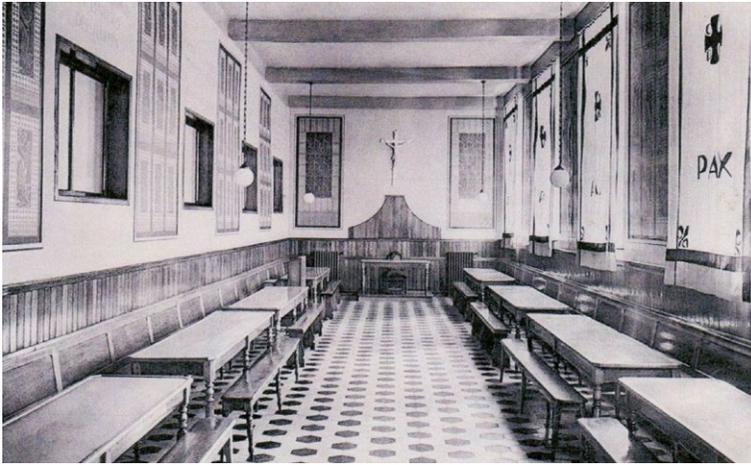
... *Il est vrai qu'il faut se la farcir la vie au couvent...*

Paula ne va plus à l'école, elle est chez Sœur Lucienne où elle apprend à raccommoder et à repasser le linge des Sœurs. C'est très difficile de se voir, nous ne nous voyons qu'au réfectoire ou à la chapelle. Paula est très triste et elle me répète sans cesse qu'elle ne restera pas, qu'elle retournera à la maison pour aider notre maman pour qu'elle ne soit pas seule avec Elise. Paula ne voit pas Madeleine qui est mise chez Sœur Ida qui est une femme très autoritaire. Tout le monde a peur d'elle. Heureusement, elle se prend d'affection pour Madeleine. Au début, elle lui donne des petites choses à repasser et quelques semaines plus tard, Madeleine repasse déjà les *gypès** des Sœurs et les chemises des prêtres du couvent de Louvain.



◀ *La cuisine des Sœurs*

* *Gypès* : vient du mot français guimpe : pièce de toile qui couvre la tête, encadre le visage des religieuses. Ma mère l'a transformé en un mot juif.



« Le réfectoire des Sœurs

Il y a un très grand lavoir au couvent. Tous les quinze jours, le couvent lave les bas et les chemises des prêtres qui ne sont pas faciles à repasser. J'en sais quelque chose, car plus tard, à presque quatorze ans, je devrai aussi le faire.



« La chapelle

Donc, notre entrée au couvent. C'est en novembre 1942, j'en suis sûre, car pendant que nous attendions la Révérende Mère avec la dame qui nous a accompagnées, nous entendons dans le préau séparé par une porte vitrée colorée, des chants, des conversations, des cris et des pas de danse.

Nous nous regardons en nous demandant ce qu'il se passe. Nous apprendrons plus tard que ce sont les préparatifs pour la fête de Sainte Cécile, nom de la Révérende Mère. Tous les enfants (les petites, les



◀ *La cour de récréation des garçons*

moyennes et les grandes) répètent des chants, des récitations, des jeux et une petite pièce de théâtre que doivent jouer les grandes de quatorze ans et plus. Ce jour-là, c'est la fête. En plus du petit-déjeuner, nous recevons un œuf à midi, un repas spécial, et puis un goûter avec une tartine supplémentaire et enfin, pour le souper un dessert



◀ *La cour de récréation des filles*

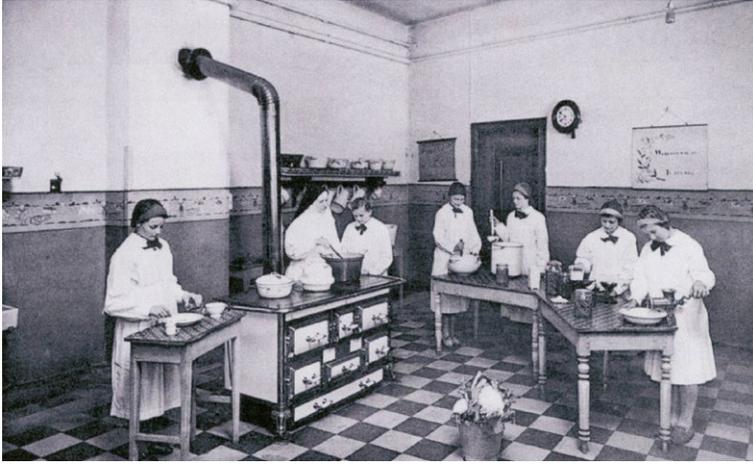


« Le jardin d'enfants

en plus. Heureusement qu'on ne m'a jamais séparée d'Arlette. Nous sommes dans la même classe, dans le même dortoir, mais pas dans la même rangée. Nous nous faisons des signes de loin. Sa cousine, Irène, est toujours avec nous, mais elle a un caractère difficile et elle pleure souvent. Arlette la console du mieux qu'elle le peut.



« La pharmacie



« Atelier d'apprentissage « domestique » »

Il est vrai qu'il faut se la farcir la vie au couvent : se lever à six heures, se laver, aller tous les jours à la chapelle, entendre la messe en restant à genoux pendant trois quarts d'heure, remonter faire son lit, descendre et faire les lits des petites et puis seulement, aller déjeuner. Le dimanche, il y a deux messes : la petite messe à six heures



« Atelier de couture »



◀ *Réfectoire des petits garçons*

et la grande messe à dix heures. C'est plein orgue et plein chant, chanté par des prêtres et par nos religieuses. La petite messe, je ne l'aime pas. Par contre, cela peut te paraître bizarre, mais c'est vrai, j'aime beaucoup la grande messe. J'aime ces chants religieux joués à l'orgue par Sœur Marie-Thérèse, une religieuse aveugle. Cela me fait vibrer.

Je vois Suzanne à la chapelle, elle n'est pas heureuse. Elle a très mal aux genoux et s'en plaint à Paula qui ne peut rien faire pour elle. Il faut s'habituer à rester à genoux à la chapelle. Pauvre Suzanne, qu'est-ce qu'elle souffre sur ce banc. Ses genoux sont gonflés et elle pleure. De loin, Paula la voit remuer continuellement. Un jour, elle se lève et demande à Sœur Lucienne qui s'occupe des petites de pouvoir la conduire à l'infirmerie. Paula prend Suzanne dans ses bras et l'infirmière constate qu'elle a effectivement les genoux enflés. Elle doit rester quinze jours à l'infirmerie. Paula et moi avons le droit de lui rendre visite tous les jours une demi-heure après le dîner. Au moins nous nous voyons là. Paula me répète qu'elle ne veut pas rester, qu'elle souffre trop et qu'elle va partir. Je ne sais plus ce que je lui réponds.

Une fois par semaine, nous recevons une carte de Madame G. nous disant que tout va bien. Nous lui écrivons aussi. La Révérende Mère nous demande de ne pas mettre la correspondance au nom



◁ Réfectoire des petites filles

d'Altman, mais au nom de Monsieur et Madame G. Je pense que Madame G. a gardé toutes ces lettres. Elle m'a dit qu'elle me les donnerait un jour*.

Le lendemain de notre arrivée au couvent, la secrétaire de la Révérende Mère nous installe Arlette, Irène et moi dans une classe.

Quelle horreur, cette classe! Nous sommes présentées à la demoiselle. Elles discutent un long moment puis, l'institutrice vient très gentiment vers nous en nous demandant dans un premier temps d'écouter ce qu'elle dit aux autres élèves et que, par la suite, elle nous donnerait les cahiers dont nous aurons besoin pour les cours de géographie, français, problèmes, religion et catéchisme, ça n'en finit plus. Quel drame pour moi! Je n'arrête pas de pleurer.

La demoiselle pense que je pleure parce que je ne m'habitue pas au couvent. Elle est très patiente avec moi. Je n'aime aucun cours et en plus de cela, je commence à bégayer. J'en fais une maladie et cela dure quelques années avant que cela ne diminue et j'en souffre beaucoup. Arlette est assise en classe à côté de moi et sa cousine devant nous avec Marianne. Je ne suis pas du tout appliquée.

* *Ma mère n'a jamais reçu ces lettres.*



« Atelier de repassage

Parfois, après la classe, la demoiselle me retient et me demande ce qui ne va pas, mais je ne lui dis jamais que c'est à cause de l'école, car j'aurais été trop gênée de lui dire que je n'aime pas les cours. Elle a une patience d'ange avec moi.



« Hôpital des enfants

... *Nous recevons un uniforme...*

J'oubliais... Quand nous arrivons au couvent, nous n'avons pas de valise. La femme qui nous accompagne prévient les parents qu'il ne faut rien prendre avec nous, car nous recevrons tout à Louvain : linges, robes, bas, chaussures... Le troisième jour après notre arrivée, nous recevons un uniforme. Nos mesures sont prises, comme c'est le cas pour toutes celles qui arrivent.

L'atelier où nous confectionnons nos vêtements se trouve au troisième étage du couvent. C'est immense : plein de tissus noirs, bleu marine et gris foncé et surtout des tabliers noirs déjà finis. Cela me surprend fortement que les uniformes soient boutonnés dans le dos. Toutes les filles du couvent que nous rencontrons à notre arrivée nous dévisagent parce que nous, les filles de Bruxelles, sommes habillées à mi-cuisse. C'est peut-être la mode. Quel scandale pour le couvent d'être habillé si court. Nous recevons beaucoup de réflexions jusqu'au jour où nous obtenons nos uniformes. Paula pleure comme je ne l'ai jamais vue pleurer, car elle est gênée.

Celle qui souffre le plus moralement au couvent, c'est Arlette. J'ai toujours mal au cœur pour elle. J'aurais tellement voulu pouvoir l'aider, mais ce n'était pas possible.

Les grandes sont habillées autrement que nous. Paula et Madeleine sont conduites chez une autre Sœur. En ce qui concerne nous quatre, Suzanne, Arlette, Irène et moi, nous montons à l'atelier où nous devons nous déshabiller entièrement. Arlette dit toujours de gros jurons en yiddish qui me font rire aux larmes. Elle ne veut pas porter les uniformes et les tabliers.

Elle dit en yiddish : « qu'elles se les mettent elles-mêmes où elles veulent, dans leur *tourrès**, ça leur ira bien ».

* Tourrès : le cul.

Arlette a des chapelets de jurons en yiddish, je dois me cacher pour rire, mais je ne suis jamais punie et je ne reçois jamais de remarques des religieuses parce que je ris. Elles s'en prennent toujours à Arlette, c'est «leur bête noire». Les religieuses nous prennent donc nos vêtements que nous mettons dans un sac en papier en inscrivant nos noms dessus. Suzanne, Paula et moi recevons le nom de *De Leeuw*.

Je suis Simone De Leeuw. Arlette devient Arlette Vanderelst. Quand nous faisons des remarques à Arlette, elle répond toujours *kichmè**, j'entends cela au moins cent fois par jour. Le plus terrible, c'est à la chapelle. Son yiddish me met du baume au cœur. Elle n'arrête pas de *cheltn***. Elle ne rit jamais, c'est ça le pire, c'est moi qui ris pour elle. Elle en rajoute, elle aime me voir rire. J'aime cette fille pour sa bonté.

Revenons-en aux vêtements que nous avons reçus. C'est le «Christian Dior» du couvent. Suzanne est chez les petites et a des vêtements d'une autre couleur que le noir. Heureusement pour Suzanne. Une fois habillée, je pleure tellement que la religieuse me demande ce qu'il se passe. Les religieuses me mettent d'abord une robe noire avec un col blanc et celle-ci me tombe jusqu'aux mollets. Avec cela, des bas de laine noire qui montent jusqu'à mi-cuisse retenus par de gros élastiques. Si nous avons le malheur de perdre un élastique, nous recevons une punition : nettoyer le réfectoire ou cirer la chapelle, une des pires punitions. Les brosses sont très lourdes. Il faut se mettre à genoux avec un chiffon, étendre la cire, frotter et faire briller. Cela prend presque toute la journée. Paula et Madeleine en font quelques fois l'expérience : pas au début parce qu'elles perdent leur élastique, mais parce que ne supportant pas l'élastique, elles baissent leurs bas jusqu'aux genoux en accordéon, ce qui horrifie les religieuses. Les grandes doivent montrer le bon exemple aux moyennes, même si nous ne nous voyons qu'au réfectoire et à la chapelle deux fois par jour.

* *Kichmè* : vient de l'expression «kich men tourrès» : embrasse mon cul.

** *Cheltn* : injurier.

En voyant ces vêtements noirs, Arlette fait un scandale, elle pique une crise de nerfs, jette tous ses vêtements en l'air en disant que jamais elle ne les porterait. Irène est beaucoup plus calme et elle se laisse faire sans rien dire. À partir de ce jour, pendant trois ans, Arlette était le « souffre-douleur » des Sœurs. Moi, je ne parviens pas à boutonner ce tablier dans le dos donc Arlette doit m'aider. Mais quand je l'aide, elle se fait disputer et les Sœurs lui disent qu'elle peut le faire seule. Si elle n'obéit pas, elle a la corvée de la classe ou celle de nettoyer les cabinets après la classe.

Moi, je n'ai jamais la corvée des cabinets. Les Sœurs m'aiment bien. Je les entends souvent dire : « elle est jolie *notre* Simone, elle a de beaux grands yeux et de très beaux cheveux ». J'ai quand même dû les couper un peu quand je suis arrivée au couvent. Nous y sommes toutes passées. Certaines en pleurent. Paula ne supporte jamais la discipline. Elle n'est jamais d'accord sur la façon dont nous sommes habillées et elle en souffre beaucoup. Combien de fois n'ai-je pas entendu Sœur Julienne (la responsable des grandes) menacer Paula d'une punition si elle ne met pas son tablier. J'ai une adoration pour Paula et j'ai mal au cœur. Elle me dit souvent au réfectoire qu'elle ne restera pas et que la prochaine fois quand maman viendra nous voir, elle repartira avec elle. Maman lui explique qu'elle doit rester, que bientôt nous rentrerons tous à la maison. Finalement, dépassée par les événements, elle s'enfuira du couvent.

Ma mère ne vient jamais au couvent avec Elise qui reste probablement avec Madame G. Elle a tellement envie qu'Elise reste aussi au couvent, car les raffles deviennent de plus en plus nombreuses. Un jour, Sœur Ida, qui s'occupe des visites au parloir, fait monter ma mère et Paula chez la Révérende Mère. Ma mère la supplie, mais il y a une loi au couvent qui ne permet de prendre les enfants qu'à partir de cinq ans.

... Elle cache 175 enfants dans ce couvent...

Selon moi, cette femme est la bonté même, c'est une sainte. Elle cache 175 enfants dans ce couvent. Il fallait le faire. Quand je sortirai du couvent, après la guerre, j'irai souvent lui dire bonjour. Cela lui fait tellement plaisir. Elle me prend par la main et va me montrer aux religieuses qui se sont occupées de moi et ensuite, on va à la chapelle. Elle me dit qu'elle va faire une prière pour tous les enfants juifs qui sont partis du couvent. Elle garde un bon souvenir de nous malgré la peur qui lui tenaille le ventre quand les Allemands viennent faire une inspection pour vérifier si elles ne cachent pas des Juifs. Quand ils arrivent, il y a une sonnerie spéciale pour nous. Sœur Ida, Sœur Clothilde, Sœur



◁ De gauche à droite, au dernier rang, Sœur Clémentine et Sœur Louise; à l'avant-dernier rang, ma mère à la 3^e place, Sœur Ida et Sœur Louise, au premier rang, à la 6^e place, ma tante Suzanne



« Le Père Ulric au centre et ma mère au dernier rang, 3^e à partir de la gauche

Lucie et Sœur Juliane nous aident à nous cacher en dessous d'une montagne de pommes de terre. Cela dure environ quinze minutes et lorsque la sonnerie se remet en marche, cela veut dire que nous pouvons sortir de là. Quelle peur! Nous pleurons toutes. Après, nous allons prendre une bonne douche et nous remontons comme si rien ne s'était passé! Nous ne pouvons pas en parler aux autres. Si des personnes nous questionnent, nous devons dire que nous suivons une leçon supplémentaire de catéchisme avec le Révérend Père Ulric.

Ce dernier dit la messe tous les matins à sept heures. Nous l'aimons beaucoup, car il est extraordinaire. Nous, les enfants juifs, nous aimons bien lui parler. C'est un vrai papa pour nous. Quand quelqu'un d'entre nous a du chagrin, c'est chez lui que nous allons nous confier. Il a beaucoup d'affection pour nous et il nous comprend si bien. Il nous fait comprendre beaucoup de choses, même sur la religion juive. Ces trois années passées au couvent, c'est comme une vie, une autre vie, mais une vie quand même. Je

n'ai presque pas de problèmes avec les religieuses. Je me suis vite habituée à tout. Un jour, la Révérende Mère dit : « ma petite fille, si un jour tu as un problème, viens me trouver, je serai toujours là pour toi ».

C'est ce que j'ai fait un jour où j'en avais ras le bol des cours. Je ne regrette pas d'avoir frappé à sa porte ce jour-là. Je devais avoir un peu plus de treize ans et je ne supportais toujours pas l'école. Pour monter chez les grandes, il fallait avoir quatorze ans. À cet âge-là, nous n'allons plus à l'école au couvent, nous devons travailler soit à la cuisine, à la buanderie, au repassage – le repassage de tout le couvent – soit raccommoder tout le linge des religieuses et des prêtres. Nous devons également laver les corridors, les réfectoires, les caves et j'en passe.

... Je ne veux plus aller à l'école...

La Révérende Mère Cécile a le numéro 55 écrit sur son linge. J'ai souvent l'honneur de le laver et de le lui apporter dans son alcôve juste à côté de son bureau. Il y a un très beau prie-Dieu sur lequel elle me demande de m'agenouiller. Elle me donne son missel tout blanc et me demande de lire différents passages de la Bible.

Pour pouvoir parler à la Révérende Mère, il faut passer par sa secrétaire qui se trouve juste en face de sa porte. Un jour, je suis montée et suis allée directement vers sa porte avant de me faire interpeller, car il fallait prendre un rendez-vous pour parler à Mère Cécile. Comme j'ai crié exprès un peu fort, Mère Cécile a ouvert la porte en demandant ce qu'il se passait. Quand elle m'a vue, elle m'a fait entrer dans son magnifique bureau qui sent bon la cire. Elle me fait asseoir sur une chaise spéciale et me donne la bénédiction sur le front. Elle me questionne sur un tas de sujets, puis elle me demande ce que j'ai à lui dire. Je me suis alors mise à pleurer. Elle me laisse pleurer puis elle sort de sa grande poche noire, un grand mouchoir blanc avec lequel elle m'essuie les yeux. Elle me console et me remet le mouchoir blanc dans mon tablier noir. Ce mouchoir, je l'ai gardé pendant très longtemps, et je pense que je l'ai donné à Madame G. quand je suis arrivée chez elle après la guerre. Il est brodé de petites fleurs sur les quatre coins et, si j'ai bonne mémoire, ce sont Madeleine et Paula qui brodent tous les mouchoirs des religieuses qui sont fabriqués dans l'atelier.

Je dis donc à Mère Cécile que je ne veux plus aller à l'école, que je bégaye et que je ne veux plus rien savoir des cours. J'ai envie de faire autre chose. Elle me demande ce qui me ferait plaisir. Je me vois encore aujourd'hui, assise en face d'elle lui raconter mes problèmes. Ce qui est merveilleux avec cette femme, c'est qu'elle ouvre la porte, appelle sa secrétaire en lui demandant d'aller chercher Mademoiselle Vermeulen, mon institutrice. Heureusement que je n'ai

jamais eu de mauvaise conduite envers elle. Au contraire, je l'aide toujours quand il faut déménager ou nettoyer la classe, changer les livres ou reculer les bancs, ce qui ne m'a jamais dérangée. Du moment que je ne dois pas étudier, tout est bon. Mère Cécile lui dit que dorénavant, je n'irais plus en classe. Je suis la plus heureuse des filles. Je suis la seule moyenne à pouvoir aller apprendre un métier dans un atelier.

J'apprends la couture en commençant par faire des ourlets à la main sur des robes noires. Je suis contente, car je suis dans le même atelier que Paula. Elle fait des chemises de nuit à la machine. Je la regarde travailler. Elle me fait toujours des clins d'œil. Elle est contente que je sois là. C'est Mère Cécile, elle-même, qui me conduit à l'atelier et s'entretient longuement dehors avec Sœur Julienne. Quand Sœur Julienne revient, elle s'approche de moi et me dit tout bas : « Simone, vous êtes une fille bénie de Dieu, la Révérende Mère vous aime beaucoup, jamais elle ne se dérange pour venir dans mon atelier ». Par la suite, après l'atelier, je suis dans la salle de repassage. Là, j'apprends à repasser les *gympès* des Sœurs. C'est ce qu'elles mettent autour de la tête. Elles le changent deux fois par semaine. Je repasse du matin jusqu'à quatre heures et demie avec une pause pour le repas du midi vite avalé.

J'oublie de dire que lorsque nous arrivons au couvent, il y a déjà des enfants juifs. Il y a Eva et une certaine Maria qui, après la guerre, épousera le frère de la première femme de Susskind*.

Il y a aussi les trois sœurs de la rue Haute : Céline, Rosa et Pauline. Rosa et Pauline sont aujourd'hui grands-mères. Céline a eu moins de chance que ses sœurs : elle s'est mariée, n'a pas d'enfant et en souffre beaucoup, car son mari court après d'autres femmes.

* Susskind : David Susskind (1925-2011), personnalité belge qui fonde en 1959 le Centre Culturel et Sportif Juif qui devient par la suite le Centre Communautaire Laïc Juif.

Ensuite elle se fera opérer d'une tumeur au front. Elle en gardera une cicatrice assez profonde. Avant nous, il y a aussi Claire. Elle a aujourd'hui deux filles de Jacques Kempfner, le fourreur. Au couvent, elle apprend très bien et très vite.

L'institutrice me la présente en classe en disant que nous devons suivre son exemple. Claire a une grande place pour moi au couvent. Elle est très affectueuse et très bonne. Je la vois souvent pleurer parce que son frère ne lui écrit pas. Quand elle ne reçoit pas une carte signée « Bernard », c'est le drame. Elle ne veut plus manger et elle ne fait que vomir. Je ne sais pas ce qu'elle vomit parce qu'elle ne mange rien. Elle souffre de migraines atroces. Arlette me dit que lorsqu'elle reçoit une carte ou une lettre de Bernard, elle va mieux, et c'est vrai, elle recommence alors à être une fille joyeuse et ne me quitte pas d'une semelle. Arlette, Claire et moi, sommes comme « les trois mousquetaires ». Heureusement, Sœur Clothilde place Claire à côté de moi au dortoir.

... *Les bombes commencent
à tomber sur Louvain...*

Le dortoir... nous montons vers huit heures, nous nous lavons et nous faisons la prière du soir à genoux à côté de notre lit. Ensuite la religieuse éteint les lumières et nous demande de ne plus parler, de prendre notre chapelet au lit et de faire des prières pour que le couvent ne s'écroule pas.

Il faut dire que les bombes commencent à tomber sur Louvain. C'est terrible! Je les vois tomber de loin et je vois les maisons en flamme. Dès que la sonnerie retentit dans le dortoir, Irène, Arlette, Claire et moi, prenons notre couverture et nous descendons ensemble dans la cave numéro deux, une cave immense, très froide. Les petites pleurent. Le Père Ulric récite des prières. L'esprit de famille que nous ressentons est formidable. Paula me cherche et moi, je la cherche, et je cherche Suzanne qui est avec les petites. Les bombes continuent de tomber. Quelle peur! Le bâtiment tremble, les carreaux volent en éclat, nous crions et les religieuses avec leur grand chapelet noir prient. Je pense, en fait, que nous aussi, nous prions. Nous apprenons à prier et finalement, nous prenons le pli. Presque tous les soirs, les bombes n'en finissent pas de tomber et les sirènes hurlent à n'en plus finir. Nous pouvons remonter au dortoir au milieu de la nuit quand tout redevient calme et nous remettre au lit.

Avec Arlette, ce n'est pas la peine de garder son calme : une fois que les bombes ne tombent plus, elle recommence ses *meshigass**. Une fois je ris tellement que la religieuse me demande pourquoi je ris autant. Comme je ne réponds pas, elle me punit et je dois faire tous les lits le lendemain et il y en a des lits à faire! Paula ne me voyant pas venir au réfectoire se demande ce qu'il se passe. Paula

.....
* *Meshigass* : folies.

et Amélie, une autre grande, ont la corvée de distribuer le café aux moyennes et aux grandes. En versant le café à Arlette, elle lui demande où je suis et Arlette lui raconte ce qu'il se passe. Arlette me dit par après qu'elle n'a jamais vu Paula servir le café aussi vite. Après le petit déjeuner, elle monte dans notre dortoir et m'aide à finir les lits.

Je pense que c'est depuis ce jour-là qu'elle est dégoûtée du couvent. Elle me dit : « Écoute, Simone, je vais partir d'ici et je ne reviendrai plus jamais. Je n'aime pas cette mentalité. Si maman devait voir ça, elle ne serait pas très contente qu'on te punisse de cette façon ».

Il n'y a pas que les lits à faire, mais aussi nettoyer tous les lavabos. Je peux quand même descendre, j'ai peur que les autres mangent mes tartines, mais Claire surveille et tout va bien. Comme Claire ne reçoit pas des nouvelles de son frère, elle ne veut ni manger ni boire. Elle me donne ses tartines, car elle sait que j'ai toujours faim. Elle les cache dans son tablier noir et je les mange pendant la récréation dans le corridor. J'ai souvent ses tartines et son dîner. La Révérende Mère exige des religieuses qu'elles nous regroupent à table pour que nous soyons ensemble. Je lui donne du *lékker** que ma mère fait et ça, elle le mange. Peut-être parce que cela lui fait penser à sa mère. Jamais elle ne refuse les gâteaux que ma mère nous apporte à toutes les trois. Paula ne touche jamais à rien et elle n'a envie de rien. Les visites terminées, elle pleure.

* *Lekker* : cake dans lequel nous mettons du miel.

*... Une fois par mois,
il y a la visite des parents au parloir...*

U ne fois par mois, il y a la visite des parents au parloir. La veille, Claire et moi préparons la salle avec les bancs et les tables. Sur les tables sont placés des mouchoirs brodés que les parents peuvent acheter.

Un jour, lors d'une visite, nous sommes appelées toutes les trois au parloir. Ma mère est venue avec la mère de Madeleine, Anna et Pierre D. Anna est une cousine de la mère de Madeleine. Ma mère est occupée à se disputer avec Sœur Ida en yiddish et Anna traduit en français. Je te jure que la mère de Madeleine a dû intervenir pour calmer ma mère. Elles en sont presque venues aux mains. Je ne sais pas ce qu'il s'est passé, je dois le demander à Madeleine.

À propos des mouchoirs, c'est grâce à eux que je deviens une bonne vendeuse! Au couvent, les religieuses me demandent toujours de vendre les mouchoirs au parloir. Claire et Eva en vendent aussi, mais c'est toujours moi que Sœur Julienne félicite pour en avoir vendu le plus.

Maman pleure à chaque visite, il n'y a pas moyen de la consoler. La mère de Madeleine a beau lui parler en yiddish et essayer de la calmer, il n'y a rien à faire. Chaque fois, une religieuse doit lui apporter un peu d'eau avec une aspirine. Elle se calme et après seulement, nous embrasse et n'arrête plus de parler. Chaque mois, c'est la même chose, une fois la visite terminée et que maman nous donne des gâteaux au chocolat, des biscuits, des fruits et du pain qu'elle fait elle-même, nous voulons rentrer à la maison. Je pense que nous avons peur de la voir voyager toute une matinée dans le tram et qu'elle soit arrêtée par les Allemands. Elle prend un énorme risque en venant nous voir, car beaucoup de parents sont déportés ou dénoncés. Oui, dénoncés, car ça rapporte de l'argent. Un jour, Claire, ne voyant pas sa mère et son frère arrivés à la visite, a une

crise de nerfs. Ils arrivent seulement le soir quand les visites sont terminées. Les trains sont souvent contrôlés par les Allemands; ce qui est le cas ce jour-là; ils doivent s'enfuir par l'arrière et faire le reste du chemin à pied.

Monsieur et Madame G. demandent plusieurs fois à ma mère de ne pas nous rendre visite, qu'ils viendraient nous voir eux-mêmes, car c'est moins dangereux, mais ma mère veut voir ses enfants. Je la comprends, elle n'a plus que nous. Son mari et deux de ses enfants sont déjà partis. Malgré que ce soit interdit, quand elle le peut, elle vient nous voir au milieu du mois. Mais que peuvent faire les religieuses quand une mère sonne pour voir ses enfants? Elles viennent nous chercher en cachette et elles nous demandent de ne rien dire aux autres enfants.

Quand ma mère nous rend visite chaque mois, elle nous apporte des gâteaux qu'elle confectionne elle-même. Elle les partage en trois paquets. Un pour Suzanne chez les petites, un pour moi chez les moyennes et un pour Paula chez les grandes. Nous avons des casiers différents. Paula et moi partageons avec les autres ce que ma mère nous apporte. Nous ne pouvons pas supporter de manger quelque chose devant une orpheline ou une enfant de l'assistance. Il y a une fille que nous appelons « Louise l'orgueilleuse » qui a la chance d'avoir encore ses parents qui eux aussi viennent la voir chaque mois. Elle reçoit plein de bonnes choses, mais jamais elle ne les partage. Quand je la vois manger pendant la récréation, j'ai parfois envie d'aller chez elle pour lui demander quelque chose, mais je ne le fais jamais. Je pense alors à ma mère.

Le soir, je pleure dans mon lit et quand la religieuse fait la ronde du dortoir pour voir si tout le monde dort, elle m'entend pleurer, me fait lever du lit, m'emmène dans son alcôve pour que je ne réveille pas les autres, me donne son chapelet, me fait mettre à genoux devant son lit pour que je prie et je récite l'*Ave Maria* que je connais par cœur. Elle me donne un baiser sur le front et me dit : « Allez en paix mon enfant et que le Bon Dieu vous garde. » C'est

étrange que je retienne tout ça. J'aime beaucoup cette religieuse, elle s'appelle Sœur Lucie. C'est une très belle femme. Maintenant que j'ai son visage en mémoire, je trouve qu'elle ressemble à Grâce Kelly. Elle et la Révérende Mère sont les plus gentilles religieuses du couvent.

*... Le vœu le plus cher de la Révérende
Mère que je devienne religieuse...*

Madeleine et Eva s'appellent désormais Marie-Madeleine et Marie-Lucie et insistent pour que nous les appelions par leurs noms de baptême. Elles deviennent très pieuses et catholiques (après la déportation de leurs parents). Je dois dire que moi aussi. Un jour, Marie-Madeleine et Marie-Lucie viennent me dire qu'elles ont la vocation pour devenir religieuses et qu'elles en ont très envie. Elles en parlent à la Révérende Mère Cécile qui, folle de joie, me fait venir pour m'annoncer la nouvelle.

Je pense que si j'avais eu le même âge que Marie-Madeleine et Marie-Lucie, j'aurais fait pareil, je n'avais rien à gagner ou à perdre. C'est le vœu le plus cher de la Révérende Mère que je devienne religieuse aussi, mais je suis beaucoup trop jeune. Nous fixons une date pour leur postulat (leurs parents ont été déportés avant les miens). Je pense que si leurs parents étaient encore là, jamais elles ne seraient devenues religieuses.

C'est la joie dans le couvent. Quelle fête! Nous préparons la chapelle pour les invités, car lorsque nous devenons religieuses, nous faisons aussi venir la famille des autres religieuses. Les Sœurs de notre couvent n'en croient pas leurs yeux. Le Bon Dieu va leur donner non seulement deux religieuses, mais en plus des juives converties. C'est une double joie. Les religieuses viennent chez moi et me disent toujours : « Ce sera un jour votre tour et vous serez une religieuse magnifique sous votre voile noir. »

Arriva le jour de la grande cérémonie. Que de monde à la chapelle. Les Sœurs entrent avec un cierge à la main et chantent un cantique. Exceptionnellement, les prêtres chantent aussi et Sœur Amélie, aveugle de naissance, joue de l'orgue. C'est très beau et très touchant. J'ai aussi envie d'être comme elles. Quand ils finissent de chanter, l'Évêque de Louvain, la Révérende Mère Cécile, le Père

Ulric, Marie-Madeleine et Marie-Lucie entrent au cœur de la chapelle et là, l'Évêque les bénit et leur rappelle que dorénavant, elles doivent se consacrer à Dieu et au couvent. Puis la Révérende Mère prend une robe et un voile bleus posés sur une table à côté d'elles. Marie-Lucie et Marie-Madeleine sont à genoux et prient devant le tabernacle. La Révérende Mère leur ordonne de se lever et là, Régine, je pleure beaucoup. Le prêtre leur met une longue robe bleue avec un grand chapelet noir qui leur pend autour de la taille et les bénit encore une fois. Le plus touchant est lorsque l'Évêque leur met le voile bleu sur la tête qui leur couvre entièrement les cheveux. Elles pleurent tellement elles sont émues. Elles ne peuvent plus prier, car plus rien ne sort de leur gorge. Elles se relèvent et nous les félicitons. Le prêtre leur dit aussi que dorénavant, elles s'appellent Sœur Marie-Madeleine et Sœur Marie-Lucie. Finalement, moi je ne sais plus comment je dois les appeler. Elles ne dorment plus dans notre dortoir, mais dans celui des religieuses. Elles ont droit à une alcôve qui est beaucoup plus discrète qu'un dortoir où tous les lits sont alignés les uns à côté des autres. Parfois je vais nettoyer les alcôves des Sœurs. C'est un honneur. Une fois postulantes, elles n'étudient plus à l'extérieur, elles sont cloîtrées et doivent s'occuper des plus petits qui ne sont pas faciles du tout et qui vivent dans un autre bâtiment, je ne les vois jamais. Elles mangent aussi avec les Sœurs. Les seules fois où je les aperçois, c'est à la chapelle. C'est tellement touchant de les voir avec leur voile.

Je connais tous les cantiques en latin par cœur. C'est beau et reposant. J'aime cette ambiance à la chapelle, tout y est beau et calme. Pendant la messe, nous n'entendons pas une mouche voler. Je vois de temps en temps la Révérende Mère me regarder.

... *Paula... un beau jour, elle est partie...*

Paula ne va pas bien : elle pleure de plus en plus. Elle continue de me confier qu'elle ne va pas rester, qu'elle s'enfuira, mais que je ne dois rien dire aux Sœurs. Et un beau jour, elle part. Nous ne la voyons pas toute la journée et le soir, Sœur Ida m'appelle pour savoir si je sais où est Paula. Je comprends alors qu'elle est retournée chez notre mère. Je suis tellement jeune et je ne peux pas comprendre ce qu'il se passe en elle. Elle n'aime pas la vie au couvent, car c'est trop strict. Et cette chapelle, quelle corvée pour elle.

Ma mère vient parler deux fois à la Révérende Mère pour lui demander de reprendre Paula. Je sers d'interprète. Ma mère insiste tellement que la Révérende Mère accepte. Mais quand Paula part la seconde fois, il n'y a rien à faire, le couvent ne veut plus d'elle, car elle montre le mauvais exemple et la Révérende Mère craint une mauvaise réputation pour le couvent de la Miséricorde. Paula repart et je ne la reverrai plus jamais.

Après son départ, ma mère me demande d'être bien sage et d'être souvent près de Suzanne. Paula ne vient plus nous voir le jour des visites, mais ma mère dit que tout va bien pour elle et Elise. De temps en temps, je reçois une carte postale de Paula et d'Alexandre. Je sais donc que tout est en ordre à la maison.

... Ils décident alors de nous baptiser...

Un jour, le père Ulric rassemble les enfants juifs dans une salle. Il nous raconte ce qu'il se passe dans le pays, que les Allemands deviennent de plus en plus pressés de déporter les Juifs aussi bien les jeunes que les moins jeunes. Pendant que le Père Ulric nous parle, Mère Cécile vient nous rejoindre. Nous sommes déjà là depuis plus d'un an, nous savons toutes très bien prier à la chapelle et nous connaissons tous les cantiques (je les connais par cœur), ils décident alors de nous baptiser lors de la messe de Minuit, car Noël approche. Ils veulent que cette nuit-là soit une grande fête. Mais nous devons d'abord en parler à nos parents. Si nous sommes baptisées, il n'y aurait plus de problèmes puisque nous ne serions plus juives, mais catholiques aux yeux de l'Église et des Allemands. Ils ne nous pourchasseraient plus au couvent et nous serions plus tranquilles en cas de contrôle. Ma mère ne fait aucune objection, du moment que les Allemands nous laissent tranquilles. Tant mieux pour ma maman, elle repart en paix à la maison. Certains parents refusent catégoriquement que leurs enfants soient baptisés notamment les parents de Claire, Arlette, Irène, Maria, Esther et Louise.

Le jour de Noël, quatre jeunes juives vont se convertir : Madeleine, Eva, Suzanne et moi. Quelle fête ! Les religieuses nous confectionnent des vêtements spéciaux. Tout de blanc vêtues jusque par terre avec une couronne dans nos cheveux. La cérémonie dure assez longtemps. Nous sommes fières. Tout le monde nous regarde, même les prêtres viennent de leur couvent voir les petites juives se convertir. Pour eux, c'est quelque chose de fantastique. À minuit tapant, nous sommes baptisées et ensuite nous chantons tous le cantique « Ô douce nuit, Ô sainte nuit... »

Nous héritons toutes les quatre d'une marraine d'une grande bonté. Nous recevons beaucoup de cadeaux et, de temps en temps, le dimanche après-midi nous pouvons partir chez elles. J'aime beaucoup ma marraine, elle s'appelle Mademoiselle Mignon. Elle

Rév. Père Ulric Van Grieken
Bruxelles, 75
Louvain. 22-12-49.

Le Soussigné Rév. P. Ulric Van Grieken
certifie que Aldman Simonne a été
Baptisée par lui, à l'Hôpital de la
Miséricorde - Heverlé, le 24-12-43.

R. P. Ulric Van Grieken.
Directeur de l'Institut.

L. extrait du Baptême.

Anno Dni 1943 die 24 Decembris, in Ecclesia
Instituti Sororum S^{te} Benedicti (Maison de la
Miséricorde, rue Champ Vert 52, Terbank - Heverlé)
ab infanscripto baptizata est Simonne, Maria,
Ludonica, Cæcilia Aldman, nata in
Bruxellis, die 28 Januarii 1930 filia Julii
Cæphæli et Regine Halman.

Acceptit.
Mignon M. Louis.

quod attestor
R. P. Ulric Van Grieken
Director Instituti
et supra.

« Certificat de Baptême de ma mère (enlevé de justesse des mains de mon petit frère quand il avait 3 ans!)

vient me voir très souvent. Nous recevons nos noms de baptême (Suzanne : Marie-Rose; moi : Marie-Simone; Madeleine : Marie-Madeleine et Eva : Marie-Lucie). Je ne me rappelle plus de leur marraine. J'ai encore ici dans mon tiroir, le missel que ma marraine m'a donné. Pour rien au monde, je ne voudrais m'en séparer. Toutes les marraines sont des institutrices enseignant soit chez



◁ Groupe de filles baptisées. Ma mère au premier rang, 1^{re} à droite et tante Suzanne, au 2^e rang, 2^e à gauche en partant de la gauche

nous, soit dans d'autres couvents. Nous sommes devenues de vraies catholiques et à la chapelle, nous prions mieux que les autres !

Plus tard, Madeleine et Eva demandent à la Révérende Mère de continuer leurs études supérieures ailleurs, car au couvent, les études s'arrêtent aux primaires. Exceptionnellement, elle accepte. Elles reviennent tous les soirs pour le souper. Madeleine et Eva étudient dans un pensionnat où les élèves sont toutes externes. Elles ont toutes les deux un uniforme bleu avec un col blanc. Elles étudient très bien. La Mère Supérieure aurait tant voulu que je continue à faire des études, mais je suis tellement contente de rester où je suis, même si cela ne me plaît pas toujours, surtout depuis que Paula est partie. Je me confiais beaucoup à Paula. Qu'est-ce qu'elle me manquait ! Plus tard, je me console un peu avec Arlette qui vit aujourd'hui en Israël. Je ne sais rien d'elle et je n'ai plus de nouvelles. Je m'entends bien aussi avec Claire. Nous l'appelons « la rouquine » à cause de ses cheveux. Elle souffre beaucoup au couvent. C'est moi qui profite de la nourriture qu'elle ne veut pas manger. J'ai toujours faim. Les rations sont petites.

*... Toutes les religieuses
ne sont pas des saintes...*

Que te dire encore du couvent ? Je pourrais tellement écrire. Toutes les religieuses ne sont pas des saintes. Il y en a une qui bat les enfants qui n'écoutent pas. Il y en a vraiment des méchantes. Combien de fois j'ai vu des petits enfants avec leurs draps de lit sur leur tête pendant le dîner, car ils avaient fait pipi au lit. Ils sont privés de dîner et peuvent seulement se relever après le dîner. Les Sœurs font surtout ça avec les enfants de l'assistance publique. Elles nous font comprendre que ce sont des enfants mal élevés, qui viennent du « procureur ».

À treize ans, je ne comprends pas ce que cela veut dire « enfants de l'assistance publique ». Ce sont des enfants très malheureux et les religieuses en profitent. Ils doivent, par exemple, ramasser tout le champ de pommes de terre qui se trouve en face du couvent et c'est un champ immense. Parfois, nous nous y mettons toutes, même les religieuses et les prêtres. Nous vidons le champ et nous voyons au loin les bombes tomber. Quel bruit ! Quelle peur ! Les prêtres se jettent carrément sur nous pour nous protéger, prient et nous aussi. Nous sommes toujours obligées d'avoir notre chapelet accroché au petit bouton de la poche de la combinaison. J'en reçois un beau de la Révérende Mère mais je le perds vite : celui-ci est volé au dortoir. Ce ne sont pas les voleuses qui manquent. Sœur Louise me punit parce que je l'ai perdu. Je dois raccommoder tous les bas noirs des religieuses.

... *Ma culotte est toute rouge...*

Le vingt-trois est mon numéro sur le linge. Suzanne a le dix-neuf et Paula le douze. Combien de fois j'ai eu leur linge en main quand je lave à la buanderie. Ce sont d'immenses machines. Tous les lundis, c'est le jour de la lessive. Je trouve cela très dur, le plus dur.

Un jour, je commence à avoir très mal au ventre pendant que je lave, j'ai tellement mal que je tombe dans les pommes. Madeleine me soigne par terre (Paula s'était déjà enfuie). Je dois aller à l'infirmerie. Sœur Ida me dispute, elle croit que je le fais exprès pour ne plus devoir travailler. Je continue à laver en me retenant de pleurer. Mais dans mon lit, le soir, je pleure tellement j'ai mal. Si au moins quelqu'un m'avait dit que j'allais être réglée, j'aurais pris mon mal en patience. Mais je suis innocente et je ne sais rien. Ce qui doit arriver arrive. Je raconte à Madeleine que ma culotte est toute rouge. J'ai peur et je me demande ce qu'il m'arrive. Elle est d'une très grande gentillesse. Elle remplace presque Paula. Elle m'explique tout «de A à Z» et me montre où sont les bandes hygiéniques et où je dois les déposer quand celles-ci sont sales. Ce ne sont pas des serviettes à jeter, non, nous devons les mettre dans un bac spécial, et le lundi nous les lavons à la buanderie! Une fille a la corvée de les plier et de les mettre dans une armoire au dortoir. Nous pouvons nous changer deux fois par jour. Sœur Ida a la clé sur elle, comme cela, elle est certaine que nous n'en prenons pas une troisième!

Je suis devenue une bonne catholique et la vie au couvent me plaît. Au bout de trois ans, à force d'y vivre, nous nous y habituons. Mais voilà, le chagrin apparaît brusquement.

... *Jamais tu ne penses que cela puisse t'arriver...*

Le plus grand malheur pour moi est d'avoir perdu mes parents, ils me manquent terriblement après la guerre. Je souffre aussi d'avoir vu mourir mon frère Max. Cela est terrible pour moi. Tu as trois ans et demi. Tu l'aimes beaucoup et tu es souvent dans ses bras. Nous allons toutes les deux le voir tous les jours à l'hôpital Saint-Pierre. Parfois tu t'endors sur son lit, cela le fait rire. Il est si gentil pour moi. Il a toujours vécu avec nous depuis son retour d'Israël. Il trouve vite du boulot dans une imprimerie et il est content de vivre avec nous. Il a bon caractère et il rit toujours. Je ne le vois jamais de mauvaise humeur. Je ne vais pas te raconter sa maladie, car c'est trop triste. C'est déjà assez triste d'écrire qu'il a 24 ans quand il meurt*.

Un jour, Madeleine vient me voir à la buanderie, elle pleure. Je n'ai aucune idée du pourquoi. Je suis occupée à laver par terre. Elle me prend à part et me dit que la Révérende Mère Cécile l'a appelée pour lui dire que sa mère est déportée et qu'elle doit être très courageuse et prier le Bon Dieu pour qu'elle revienne.

Je dois avoir à peu près treize ans et demi. Madeleine est très courageuse devant les religieuses, mais parfois je la vois pleurer. Puis, ce sont les parents d'Arlette qui sont déportés. Quel drame pour cette fille, je ne sais pas quoi faire pour la consoler.

Elle pique des crises de nerfs et nous devons l'emmener à l'infirmerie où je peux aller la voir. Puis, à huit jours d'intervalle, c'est la mère de sa cousine qui est déportée. Tu sais, ce qu'il arrive aux autres, jamais tu ne penses que cela puisse t'arriver. Jusqu'au jour où la secrétaire de la Révérende Mère entre dans la buanderie où je repasse avec les autres filles. Elle chuchote quelques mots à Sœur

* *Mon oncle Max est décédé d'une péritonite.*

Ida, puis toutes les deux me regardent et à cet instant, je comprends. Elles viennent vers moi pour me dire que la Révérende Mère veut me voir. Sœur Ida pleure. Je m'en rappellerai toute ma vie, car en partant avec la secrétaire, Sœur Ida m'a dit qu'elle priera pour moi à la chapelle. Et la suite, Régine, je pense que tu l'as comprise.

J'arrive devant la Révérende Mère, elle me demande de me mettre à genoux, me trace une croix sur le front avec son pouce et dit : « Marie-Simone, Dieu vous éprouve, mais soyez forte. Je prierai avec vous. Votre maman et vos deux sœurs ont été arrêtées la nuit dernière par les Allemands. Madame G. m'a écrit une carte, la voici. Priez, priez. Demain, Marie-Simone, j'irai prier toute la journée à la chapelle pour que votre famille vous revienne, soyez forte. »

... *Je ne parle plus, je bégaye deux fois plus...*

Q u'est-ce que tu veux que je te dise, Régine! À partir de ce moment-là, je change fort, je deviens agressive et je repousse tout le monde, même Arlette et Madeleine ne peuvent rien pour moi. Je ne parle plus, je bégaye deux fois plus, je ne veux plus rien faire et je ne me rappelle même plus comment j'annonce la nouvelle à Suzanne. Les Sœurs ont beau me consoler, je suis inconsolable. Pourtant je ne pleure pas. J'ai perdu Paula que je ne reverrai plus, pas plus que ma mère qui venait me voir au couvent tous les mois. Pour ce qu'il est de ma petite sœur Elise, je la connais très peu, elle a à peu près sept mois quand je pars au couvent et je ne la reverrai plus jamais non plus. Je ressemble très fort à ma mère et toutes les religieuses le disaient quand ma mère venait me voir. Je suis devenue méchante. Je me bas avec les autres. Parfois, Sœur Ida doit intervenir pour nous séparer. Je suis punie, mais je recommence. Je dois nettoyer la chapelle. J'ai la corvée de mettre des fleurs partout où il y a les statues des Saintes. Il y en a dans tout le couvent. Moi, qui aime tant le Révérend Père Ulric, je ne veux plus lui parler. Il me comprend si bien et c'est grâce à lui que tout doucement je commence à devenir une petite adulte.

Un jour, il vient me chercher dans la buanderie pour aller chez la Révérende Mère. Il a toujours son mot à dire et les religieuses le respectent. Ma marraine est présente aussi. La Révérende Mère nous fait asseoir pour que nous discutons. Il est venu aux oreilles de la Révérende Mère que je devenais insupportable et que je me battais – c'était vrai – avec, comme dit Arlette, des *shikseh**. Tu vois, même entre nous, il y avait du racisme, mais je ne le comprenais pas. Je ne les aime pas. Elles nous reprochent d'avoir toujours de la visite. Il faut dire que souvent certaines d'entre elles n'en ont jamais.

* *Shikseh* : fille non-juive.

... *Chez les scouts...*

Vu mon caractère, pour me changer les idées, il est question de me mettre chez les scouts, les guides pour les filles. Le Père Ulric me demande si ça me plairait d'aller deux fois par semaine à des réunions le jeudi et le dimanche après-midi. Ma marraine me fait comprendre que cela me ferait du bien. J'oublie de te dire que depuis que ma mère est déportée, tous les dimanches, après la grande messe, ma marraine vient me chercher et je passe une journée avec elle, j'adore. Nous allons chez sa mère et elle est fière de moi, fière d'être ma marraine, fière surtout d'être la marraine d'une juive convertie. Elle me présente à ses amies. Je soupe chez elle puis elle me reconduit au couvent.

Je me laisse convaincre d'aller chez les guides. La Révérende Mère, ma marraine et surtout le Père Ulric sont contents que j'accepte leur proposition. La Révérende Mère me donne sa bénédiction. D'après ce que ma marraine me dit, elle la donne rarement.

Chez les guides, je suis la seule juive. C'est ma marraine qui me présente à la cheftaine qui me met directement à l'aise. Cela me plaît immédiatement. J'apprends plus tard que seules les bonnes élèves, les bonnes conduites et les pieuses sont sélectionnées au couvent pour rentrer chez les guides. La cheftaine analyse très vite le caractère de quelqu'un. Quand elle me voit, elle me questionne puis me met dans un groupe de huit guides. Il y a trois groupes de huit guides. Il y a aussi des guides externes. La cheftaine fait tout pour que nous nous entendions bien entre nous. Elle est assez sévère, mais c'est «une main de fer dans un gant de velours». Quand elle rentre dans le local, il faut absolument faire le salut scout, c'est-à-dire lever la main droite jusqu'au coude et la saluer de trois doigts, les trois doigts du milieu de la main.

Je m'adapte vite à cette vie-là. J'attends avec impatience le jeudi et le dimanche. Au début, quand j'arrive, nous commençons par ap-

prendre des chansons à une voix, puis à deux voix et ensuite à trois voix. J'aime beaucoup les canons. J'adore et je suis très douée pour les chansons scoutes. Je suis contente de me retrouver dans le local des Guides. Parfois, je le décore avec des banderoles que me donne la cheftaine. Je suis simple guide et je n'ai pas encore d'uniforme. Nous allons dans les bois, nous faisons un cercle autour d'un feu de bois et nous chantons de magnifiques chansons que la cheftaine nous apprend.

... *J'ai une chef de patrouille « Gazelle »* ...

J'ai une chef de patrouille « Gazelle ». La cheftaine demande à « Gazelle » ce qu'elle pense de moi. « Sois franche et directe », c'est la devise de la cheftaine. Comme je fais avec plaisir tout ce que me demande Gazelle, je ne vois pas pourquoi elle aurait dit du mal de moi, mais je suis tout de même très anxieuse. Tant que la chef de patrouille (C.P.) n'est pas contente de son guide, elle reste avec son prénom et ne reçoit pas son nom de baptême, c'est-à-dire son *totem*. Après trois mois comme simple guide, la cheftaine se lève, se met devant moi, regarde « Gazelle », salue de ses trois doigts et lui demande de dire toute la vérité sur moi. C'est très sérieux.

D'abord, « Gazelle » dit que je suis très timide, que je rougis pour un rien, que je m'embrouille toujours dans le sémaphore, et que lorsque nous partons en patrouille, je ne connais pas très bien mon chemin pour revenir. Un jour, elle me donne une carte de route et trace tous les chemins avec une croix. Je n'y comprends rien. Pour le reste tout va bien, les jeux, les chants, les activités, la gentillesse vis-à-vis des autres. Tu dois faire une « B.A. » par semaine et la raconter devant la cheftaine. Nous votons et je suis promue guide. Il faut donc me choisir un *totem*.

Au bout de trois mois, la cheftaine, très observatrice propose le nom d'« Ibis ». L'ibis est un oiseau noir avec de grands yeux qui vole assez haut, voilà le portrait qu'elle fait de cet oiseau qui, dit-elle me ressemble un peu. Je saute, je cours et je suis légère comme si j'avais des ailes. Nous dansons beaucoup et chantons autour du feu, puis nous revenons au couvent. La cheftaine demande à « Gazelle » qu'elle s'occupe de mon uniforme pour la semaine suivante. Je suis très fière de cet uniforme. Je le porte avec une grande joie et je suis contente que tous les autres guides m'appellent « Ibis ». J'aime bien ce nom. Il est strictement défendu par la cheftaine de nous appeler par notre *totem* hors du local. Elle est assez sévère

pour cela. Si elle entend par une religieuse que nous le faisons, elle renvoie le guide pour quinze jours. Le scoutisme est privé et elle nous le répète souvent. Moi, je suis renvoyée deux fois pour

cette raison, mais je ne sais pas qui l'a rapporté à la cheftaine.



◁ *Ma mère et ma tante chez les scouts*

Les religieuses n'aiment pas les guides, car elles sont plus libres et elles se disputent souvent. Par exemple, les religieuses trouvent notre uniforme trop court et je me souviens que la cheftaine répond un jour à Sœur Julienne que nous ne sommes pas des Sœurs. Plus jamais elles ne se sont parlées. De temps en temps, ma marraine vient me voir au local, car nous nous voyons

presque plus. Nous sommes si contentes de nous voir, elle me trouve plus douce et moins agressive. Je change fort et je me sens bien.

Certains dimanches, je ne vais pas chez les guides, car ma marraine veut absolument que je passe une journée avec elle. Après la petite messe, elle vient me chercher. Sa mère, qui m'aime beaucoup, est aussi chez elle et veut absolument que sa fille qui vit seule m'adopte, car elle n'a pas d'enfant et n'est pas mariée.

Nous discutons de longues heures ou nous allons nous promener dans le centre de la ville. Je me rappelle comme si c'était hier de cette place, près de la gare où elle m'emmène. Elle me fait photogra-

phier sur cette place. J'aimerais bien un jour te montrer le couvent* et cette place.

S'il n'était pas trop tard, ma marraine me conduisait encore au local pour que je dise bonsoir à la cheftaine.

Ce local et cette ambiance me font penser à la colonie à Arlon.

J'y reste pour le final et la prière du soir des scouts. Quand je vois Suzanne au réfectoire ou à la cour, je lui raconte tout ce que je fais. Cela n'a pas l'air de lui plaire. Suzanne est malheureuse et pleure souvent. Je n'arrive pas toujours à la consoler. Je ne la comprends pas non plus. Peut-être que je suis trop jeune.

Puis les grandes vacances arrivent. Le jour des visites, à part Anna, Pierre et Madeleine, plus personne ne vient me voir au couvent. Alors la cheftaine nous propose de partir quinze jours dans un village où nous dormons dans les granges et faisons notre popote entre nous. Je suis enchantée. J'écris une carte à Anna et Pierre pour leur dire que je ne serai pas là le jour de la visite et que je suis contente de partir en vacances avec le groupe et la cheftaine. Nous partons en train pour aller dans une grande ferme où il y a beaucoup de poules, d'oies, de coqs et des cochons. La paysanne nous montre comment faire le beurre et le pain. Nous dormons en haut dans la grange sur le foin et la cheftaine se mêle à nous pour voir si tout va bien. Jamais nous n'aurions pensé que nous nous amuserions autant. Le matin, la fermière nous invite à manger dans la grande salle à manger. Elle nous prépare des œufs avec du lard. Dieu que c'était bon ! Des années que je n'avais plus aussi bien mangé ! Je suis certaine que c'est la cheftaine qui a tout arrangé. C'est formidable. Elle me fait petit à petit oublier mon chagrin.

* *Couvent que j'ai été voir avec ma mère peu après qu'elle m'a fait le cadeau de ce journal. Une des sœurs, très âgée, y vivait encore. Elles étaient heureuses de se revoir.*

Puis, un jour, sans crier gare, « Gazelle » prend aussi le voile. La cheftaine a beaucoup de chagrin, car « Gazelle » est une chic fille, droite et sincère. Jamais, je n'aurais pensé qu'elle serait devenue religieuse. Nous assistons de nouveau à une belle fête à la chapelle. Par la suite, « Gazelle » se joint à Sœur Marie-Madeleine et Sœur Marie-Lucie. « Gazelle » s'appelle dorénavant Sœur Maria. On l'a mise dans la cuisine, qui est une tâche très dure, mais quand on fait des vœux de résignation, on sait à quoi s'en tenir. Il faut dire Amen à tout ce que la Révérende Mère vous dit de faire.

... « *Ibis Audacieux* » ...

Il manque donc une C.P. (chef de patrouille). Dans un groupe, il y a une C.P. et sa seconde. Nous faisons un feu de camp en pleine campagne et nous discutons de nouveau pour savoir qui deviendrait C.P. Nous votons toutes pour sa seconde qui s'appelle « Lion ». Elle est aussi formidable que « Gazelle », une fille intelligente qui sait ce qu'elle veut. Mais il manque alors une « seconde » et ils votent pour moi, « Ibis ». Je suis évidemment très fière. La cheftaine me met une étoile sur l'épaulette de mon uniforme. Les C.P. ont une cravate jaune avec la croix des scouts dessus. C'est toujours très impressionnant ces cérémonies. Tu as l'air de quelqu'un de très important dans ces uniformes.

Je m'entends très bien avec « Lion ». Elle me donne des cartes routières à lire pendant les promenades et j'invente une excuse pour ne pas devoir le faire. Je pense qu'elle devine que je n'y comprends rien. Elle fait semblant de me croire tout en me faisant comprendre que je ne dois pas la prendre pour une imbécile. Je l'aide aussi dans d'autres tâches. Mais tout a une fin. « Lion » devient majeure et elle a le droit de quitter le couvent. Elle doit prévenir les Supérieures plusieurs mois à l'avance si elle veut partir, car nous devons lui trouver du travail, c'est la loi. Toutes les jeunes veulent partir à vingt-et-un ans. Il y en a beaucoup. Elles partent travailler comme « bonne » dans de très bonnes familles, cela est le cas de « Loup » qui part, elle aussi. Même si elle est heureuse chez les guides, elle n'aime pas la vie du couvent et elle se dispute souvent avec les religieuses. Nous faisons une grande fête d'adieu et la cheftaine nous invite à goûter chez elle. Quand elle me voit, elle me serre dans ses bras et m'appelle toujours « ma petite chrétienne ». Elle est très catholique et je le deviendrai aussi par après. À chacun ses convictions. Puis la vie continue : laver, repasser, coudre, broder les mouchoirs pour les religieuses et pour les vendre.

Nous refaisons un feu de camp pour choisir une nouvelle C.P. Il y a trois groupes, donc trois C.P. et trois secondes. Nous devons

choisir entre les trois secondes. Il y a eu beaucoup de palabres pendant lesquelles toutes les trois nous devions sortir du camp, nous promener jusqu'à ce que la cheftaine siffle pour que nous revenions. Elle nous installe à côté d'elle et nous dit que les guides ont nommé à l'unanimité, « Ibis » chef de patrouille. Je suis heureuse. Je suis la plus jeune des chefs de patrouille. Depuis ce jour-là, je me comporte comme une vraie C.P. Six mois après ton scoutisme, on te donne ton « qualificatif ». Comme je suis très timide et que je rougis pour un rien, la cheftaine me fait parfois marcher et rit aux larmes de me voir rougir. Elle veut absolument que je cesse d'être timide et autour d'un feu de camp, me dit alors : « puisque tu deviens C.P., Ibis, et que tu es parmi nous depuis six mois, on va te donner ton qualificatif. Je l'ai trouvé. Désormais, toutes les guides t'appelleront Ibis Audacieux. » Je te jure que par la suite, je le suis devenue avec les gens qui me dérangent. Et encore aujourd'hui, quand je dois obtenir quelque chose et que je n'ose pas, je pense à mon qualificatif « audacieux » et je fonce sans rougir. Je m'en sers très souvent et cela marche assez bien même que je me dis parfois : « Simone, tu y vas un peu fort ».

... Je me prépare moi aussi à être religieuse...

La vie au couvent ne me dérange pas du tout et je me prépare moi aussi à être religieuse. La Révérende Mère me fait appeler tous les jours dans son bureau, me donne sa bénédiction et me dit que je ne perds rien en restant chez elles. Si je pars, je serai ballotée de famille en famille ou dans des homes pour orphelines, alors que si je reste avec elles, j'aurai une vie remplie de prières.

Voilà, six mois sont passés depuis que Sœur Marie-Madeleine et Sœur Marie-Lucie ont fait leurs premiers vœux. À ce moment-là, tu peux encore choisir parce que porter le voile bleu sert uniquement à te préparer à être religieuse. Avec le temps, elles deviennent de ferventes catholiques et elles disent «oui» toutes les deux pour le voile blanc. Je pense qu'elles deviennent religieuses parce qu'elles n'ont plus rien à perdre puisqu'elles ont perdu leurs parents et que les religieuses leur bourrent le crâne du matin au soir.

Le jour où la Mère Supérieure leur enlève le voile bleu pour le remplacer par un voile blanc à la chapelle, il y a à nouveau un monde fou : des prêtres des autres couvents et d'autres religieuses du pensionnat où Madeleine et Eva ont étudié. Au milieu de la chapelle, nous plaçons une table avec une belle nappe blanche sur laquelle sont posés des ciseaux. Nous chantons la messe des fêtes et à la fin, le Père Ulric demande à Sœur Marie-Madeleine et Sœur Marie-Lucie d'aller derrière la salle. La Révérende Mère se lève et les suit. C'est très impressionnant. Sœur Ida pleure. Je suis très émue surtout quand le Père Ulric leur enlève le voile bleu. La Révérende Mère s'approche alors d'elles et leur coupe les cheveux jusqu'au-dessus des oreilles. J'en ai le souffle coupé. De si beaux cheveux! Le Révérend Père les bénit alors et la Révérende Mère leur met le voile blanc. Qu'elles sont belles avec ce voile blanc immaculé. Je me demande si, ce jour-là, je ne les envie pas. Quelque temps après, Sœur Maria a aussi son voile blanc. Je la félicite sans savoir comment je dois l'appeler. J'aurais voulu lui dire «Lion», mais je pense qu'elle

n'aurait pas apprécié. Elle me demande simplement comment va la cheftaine. Peut-être qu'elle a du chagrin que la cheftaine ne soit pas venue à la cérémonie de son noviciat.

... *Je n'ai nulle part où aller...*

Les religieuses nous racontent que la fin de la guerre approche. Nous ne savons pas ce que nous allons devenir. Un jour, une dame vient demander à la Révérende Mère de pouvoir parler à toutes les juives. Nous sommes toutes convoquées au parloir sauf celles qui ont la chance d'avoir encore leurs parents en vie. Il n'y en a pas beaucoup. Cette dame nous explique que nous allons devoir être patientes, car elle cherche des maisons pour nous placer. Nous sommes des centaines et des centaines à chercher une maison et personne ne veut rester au couvent. Nous voulons être libres ou plutôt les autres veulent être libres. Moi, j'aime autant rester au couvent, je n'ai nulle part où aller et personnellement, je n'ai pas envie de me retrouver dans un home, autant rester au couvent que je connais bien et surtout rester avec mes guides.

Monsieur G. est furieux que je ne veuille pas aller dans un home, car il connaît mes origines. Il est furieux contre les religieuses d'avoir fait de Madeleine et de Lucie des religieuses.



« Home les Hironnelles »

Il y a déjà beaucoup de homes ouverts à Bruxelles, à Profond-sart, à Perwez et à Anderlecht. Suzanne a déjà quitté le couvent pour aller au « Home des Hironnelles » à Anderlecht. Je vais souvent la voir et ces jours-là, la Révérende Mère a tou-

jours peur que je ne revienne pas. Elle me fait aussi rencontrer Sœur Marie-Madeleine et Sœur Marie-Lucie, ce qui nous fait très plaisir. Elles insistent pour que je ne parte pas du couvent et que j'attende d'avoir seize ans pour pouvoir rentrer dans les ordres. Elles répètent



« Tante Suzanne au centre avec sa sacoche en voyage à Londres avec le « Home des Hirondelles » en 1949, elle a 17 ans

que cela les rendrait très heureuses et qu'elles ne demanderaient rien de plus à Dieu. On aurait dit deux Saintes qui se promènent avec leur chapelet noir. Quand j'y pense, ce n'est pas possible que nous ayons été si loin dans la religion catholique.

Les résistantes juives qui viennent nous voir au couvent ne sont pas très contentes que je ne veuille pas partir. Je suis la seule à rester, toutes les autres sont déjà placées dans les homes.

Finalement, un beau jour, Madame G. vient me voir pour me demander si j'ai envie d'habiter chez eux. Elle me montre la demande officielle qui est acceptée pour que j'aie à habiter chez eux. Je lui réponds que je vais attendre encore un peu. J'ai toujours l'espoir que mes parents reviennent me chercher et c'est sans doute cela qui me pousse à rester au couvent où je ne suis pas malheureuse. La Révérende Mère continue à me pousser à devenir religieuse. Il m'arrive de temps en temps de voir Sœur Marie-Madeleine à la cha-

pelle et un jour je demande à la Révérende Mère Cécile si je peux lui parler. Je ne sais pas comment elle va me recevoir vu qu'elle n'a pas encore parlé avec une non-religieuse. Elle est en pleine méditation. Elle me fait asseoir sur une chaise et se montre froide. Cela me coupe la chique! Je relève quand même la tête et je lui raconte que Madame G. me supplie de venir chez elle et me dit : «Tu te rends compte, Simone, si ta mère revenait et qu'elle te trouvait encore ici et peut-être en religieuse! Non Simone, ne fais pas ça, reviens avec moi. Réfléchis». Marie-Madeleine me répond très sincèrement : «Écoute ma chère Simone, fais ce que ta conscience te dit de faire.» Mais elle ajoute quand même : «Si Madame G. veut absolument te prendre chez elle, peut-être que tu devrais essayer, et si vraiment tu as la vocation, tu reviendras avec nous ici et on te recevra à bras ouverts. Je prierai pour toi, va en ton âme et conscience». Je parle beaucoup à ma marraine que j'aime beaucoup. Je pense que c'est grâce à elle que je prends la décision d'aller chez Madame G. Elle me conseille de faire un essai d'un mois et me dit que je pourrais toujours venir chez elle pour n'importe quoi. Le jour de la visite, j'annonce à Madame G. que j'accepte d'aller vivre chez elle, mais que j'ai besoin d'un mois pour me préparer.

Je dois surtout le dire à la cheftaine qui doit trouver une autre C.P. La Révérende Mère et les autres religieuses sont tristes. Elles sont presque certaines que je reviendrai parmi elles. Moi aussi. J'y passe encore un mois avec de très bons souvenirs surtout chez les scouts. Je suis libre de faire tout ce dont j'ai envie. Nous faisons des feux de camp et nous choisissons la nouvelle C.P. qui s'appelle «Biche souriante». J'ai beaucoup de chagrin ce jour-là, car c'est une belle période de ma jeunesse que je passe chez les Guides. Je pleure très fort quand elles chantent «*Ce n'est qu'un Au revoir...*». La cheftaine me demande de lui donner des nouvelles et de lui écrire, ce que je fais. Je finis mon mois en beauté. La Révérende Mère vient me chercher deux ou trois fois à la salle de repassage pour aller à la chapelle et prier, prier le Saint-Esprit pour qu'Il m'éclaire et pour qu'Il m'aide à décider de ce que je dois faire. Je trouve cela si difficile!

... *Ma décision est prise...*

Ma décision est prise. Je pars à la fin du mois. Je lave encore, repasse et mets des fleurs partout dans la chapelle. Sous la statue de Sainte Cécile, je mets un gros bouquet de fleurs, je m'agenouille, je réfléchis beaucoup et je dis au revoir à tout le monde, à toutes les filles qui ont été avec moi pendant trois ans et qui de temps en temps m'embêtaient aussi. Mais comme je suis devenue une bonne catholique, je pardonne comme Jésus l'a fait.

Le jour où Madame G. vient me chercher, la Révérende Mère est là. Elle parle avec Madame G., mais je ne sais pas de quoi et je ne lui ai jamais demandé. Je prends une petite valise avec les affaires que j'avais à mon arrivée au couvent un jour de novembre 1942 et je pars. Le Père Ulric est à la porte et me donne sa bénédiction en me disant que je ne dois pas oublier d'aller à la messe au moins une fois par semaine.

Ce n'est pas avec Monsieur G. que j'aurais pu y aller! Avec lui, en quelques semaines, j'oublie tout du catholicisme! Je l'aime bien et il a un cœur d'or. Il crie toujours et moi qui suis habituée au calme du couvent, cela me change. Je mentais si je disais que c'est la joie chez eux. D'abord, ils ne veulent plus que je les appelle Monsieur et Madame G., mais « parrain » et « marraine ». Ils sont très contents quand je les appelle comme ça. Je pense beaucoup au couvent. Pour me changer les idées, Madame G. m'emmène parfois au théâtre. Je vois tous les opéras. Nous adorons ça toutes les deux. Je commence à l'apprécier. Je vais aussi au cinéma avec elle. Le premier film avec Ingrid Bergman que je vais voir « Pour qui sonne le glas », c'est avec elle. C'est place Anneessens, au cinéma Star qui n'existe plus maintenant.

Très souvent, après la guerre, quand je fais une course pour Madame G. et que je dois passer par là, je m'assieds sur le banc où ma

mère donnait le sein à Elise et je me laisse emporter par mes souvenirs et par mes pensées. Aujourd'hui, les bancs ne sont plus là.

Je sais que ma marraine fait tout pour me faire plaisir. Mais ce n'est pas ma mère et j'en souffre. Monsieur G. veut absolument que j'aille danser avec les jeunes, mais moi, je ne veux pas. Alors, nous partons tous les quatre, avec George, leur fils unique, qui leur donne du fil à retordre. Il est vraiment unique à sa manière. Son père est un grand musicien, il aime tous les grands pianistes et veut absolument que son fils devienne aussi un grand pianiste. Il a un magasin de pianos. C'est l'accordeur du piano de la Reine Élisabeth. Souvent, il nous raconte qu'il rencontrait la Reine et buvait un café avec elle. Il paraît qu'elle savait bien boire. Tous les mois, il allait accorder son piano, car la Reine jouait beaucoup.

Quand je vais voir Suzanne au home « Les Hirondelles », elle dit qu'elle ne s'y plaît pas beaucoup et me demande toujours s'il y a de la place pour elle chez Monsieur et Madame G. Mais nous vivons à l'étroit, je dors avec George dans la mansarde qui n'est pas grande. J'ai beau le lui expliquer, elle veut être avec moi. Finalement, Monsieur G. va la chercher avec sa voiture. Très peu de gens ont une voiture à cette époque (1946). Comme il gagne bien sa vie, il en a une. Nous achetons un lit pour Suzanne et nous l'installons avec nous dans la mansarde.

Qu'est-ce que nous rions le soir au lit. George nous en fait voir des vertes et des pas mûres. Au milieu de la nuit, quand il se réveille, il descend et se met à jouer des airs de « swing ». Son père déteste cette musique. Georges fait exprès de le mettre en colère, ce qui arrive souvent et c'est Suzanne et moi qui en pâtissons. Pauvre Monsieur G., il engage même pour son fils un des meilleurs professeurs de piano que la Reine Élisabeth lui a recommandé. George est très doué au piano et joue tout par cœur. Quand son père n'est pas là, il en profite pour jouer du jazz. Suzanne et moi lui demandons souvent de jouer pour nous. George a le même caractère que son père : gueulard, mais au cœur d'or.

Je vais bientôt arrêter ici l'histoire de ma jeunesse. J'ai encore beaucoup de choses à dire, mais ce sera dans mes prochaines mémoires. J'ai encore beaucoup de choses à t'écrire au sujet des « G. », de tante Suzanne qui vient nous rejoindre, des gens qui, après la déportation de mes parents, habitent leur appartement. C'est pénible pour moi. À chaque fois que je monte dormir, je dois passer par l'étage où mes parents ont vécu des jours heureux avec leurs huit enfants. Je dois aussi te raconter comment je retrouve Oncle Max et Oncle Maurice. Je dois également te raconter comment Sœur Marie-Madeleine et Sœur Marie-Lucie quittent le couvent et ainsi de suite...

J'ai autant de choses à t'écrire en ce qui concerne la période du départ du couvent jusqu'au jour où je connais ton père.

Terminé dans la nuit du 12 novembre 1985 pour tes trente-et-un ans.



POSTFACE

Ma mère me raconte...

Quelques semaines après avoir reçu cet extraordinaire cadeau, je termine la lecture du livre : « Je ne lui ai pas dit au revoir »*, livre de témoignages d'enfants (à l'époque) de parents déportés dans les camps.

Voici quelques questions qui leur sont posées : à quel moment réalisent-ils qu'ils ne vont plus revoir leurs parents ? Ont-ils encore espéré les voir revenir ? Quelle est la douleur de ne pas leur avoir dit au revoir ?

Je prends conscience que ma mère reste silencieuse sur ces questions. Je lui en parle. Elle me dit que lorsque son père, sa sœur Rachel et son frère Mendel sont déportés le 1^{er} juillet 1942, tout le monde pense alors qu'ils vont revenir.

En 1944, quand sa mère et ses sœurs, Paula et Elise, seront déportées à leur tour, la Mère Supérieure du couvent l'appelle dans son bureau sans que ma tante Suzanne soit présente, lui fait le signe de croix sur le front, récite une prière en latin, lui donne un chapelet et lui annonce que sa mère est partie et ne reviendrait plus.

Bien qu'elle soit très choquée, sur le moment elle ne saisit pas l'ampleur de ce qu'il est en train de se passer. Elle le réalise seulement lorsqu'elle sort du couvent à la fin de la guerre quand elle va vivre chez les G. C'est en se retrouvant dans une famille étrangère que ma mère comprend alors vraiment qu'elle ne reverrait plus ses parents.

* Claudine Vegh, *Je ne lui ai pas dit au revoir. Des enfants de déportés parlent*, Paris, 1979, éd. Gallimard (Témoins).

13837



« Acte de décès des membres déportés de la famille

Dans un premier temps, sa marraine, qui n'a pas d'enfant propose de la prendre chez elle. Mais la résistance juive s'y oppose parce qu'elle est catholique.

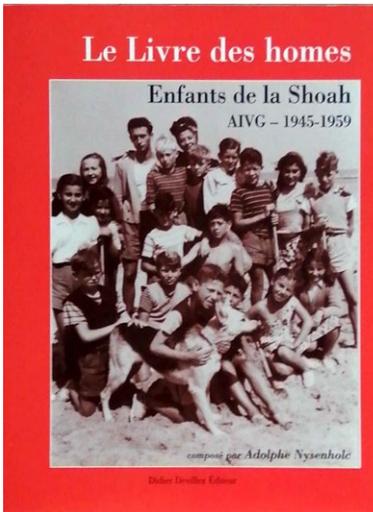
« Tout n'est pas rose » chez les G. Elle est traitée différemment que leur fils. Par exemple, alors qu'il a droit à du beurre, pour elle c'est de la margarine; elle doit laver le linge de toute la maison, remettre tout l'argent de son travail et reçoit huit francs pour aller au cinéma, mais rien pour un chocolat glacé.

Plus tard, ma mère et tante Suzanne subissent des attachements de la part de Monsieur G. Ma mère demande alors à Maître Orfinger qui s'occupe des orphelins de guerre de leur trouver une autre famille. Suzanne retourne au « Home des Hirondelles », ma mère va chez les M. (une autre famille d'accueil) où là, encore une fois, le mari a des « gestes déplacés » vis-à-vis d'elle. Elle insiste auprès de Maître Orfinger pour qu'il obtienne son émancipation. Elle emménage dans un petit studio que Pierre D., son tuteur légal, trouve pour elle en face de chez eux.

Enfin seule, elle est « heureuse ». L'Aide aux Israélites Victimes de la Guerre (AIVG) lui fournit un lit, une armoire, un poêle à gaz et lui

trouve également un travail de finisseuse. Malheureusement, elle subit là aussi « des gestes déplacés » de la part du contremaître et ayant refusé ses avances, elle est licenciée sans être payée pour son travail. Elle est confrontée, à nouveau, à des agissements répréhensibles de la part de Pierre D.

J'ignore combien de temps elle vit seule dans ce studio. Durant cette période, elle essaye de retrouver Max et Maurice qui eux aussi ont été placés pendant la guerre.



« Oncle Maurice avec le chien Bouli à la Panne pendant qu'il était au « Home de Wezembeek »

Après la guerre, il va dans un home à Wezembeek pour enfants orphelins de parents déportés.

N'étant pas encore émancipée (elle l'est à dix-sept ans), elle ne peut pas garder ses frères avec elle. Les homes pour enfants orphelins étant complets, il n'y a plus de place pour Max et Maurice. Ma mère doit se résigner à donner son accord pour les laisser partir en Israël comme

Pour des raisons obscures, Monsieur G. qui connaît l'adresse où ils sont, refuse de la lui donner. Finalement, elle s'adresse à la police pour obtenir leur adresse et reçoit la permission d'aller les voir. Max est dans un couvent à Turnhout chez des curés et va ensuite dans un home à Profondsard. Elle prend le train et le bus pour retrouver Max, le crâne rasé. Il est rasé, car, « soi-disant », il a été méchant. Elle repart avec lui et dans le train, découvre ses doigts bleus à force d'avoir été frappés.

Maurice, lui, est caché chez un couple à Zichem en 1940.



« Bateau « le Galila » dans lequel mes oncles Max et Maurice sont partis de Marseille vers Israël (photo prise d'Internet)

beaucoup d'autres orphelins. Maurice rejoint Max au « Home de Profondsart ». Elle pense qu'ils n'ont sans doute pas compris pourquoi ils ne peuvent pas rester avec elle et qu'ils lui en veulent. De là, ils partent vers Marseille où ils prennent le bateau « Galila » vers Israël en 1949. Max revient en Belgique en 1954 et Maurice en 1960.

Plus tard, elle me raconte qu'elle aime un certain Léon Morkowicz, un copain de Max. Ils sortent ensemble et vont au cinéma Place Aneessens. Comme



« Ma mère a 16 ou 18 ans (écriture difficile à déchiffrer)



« Oncle Maurice et Oncle Max au Kibboutz en Israël

la mère de Léon trouve que ma mère n'est pas un bon parti, elle s'oppose à leur relation et contacte une de ses amies « marieuse » d'orphelins de guerre pour lui demander de trouver quelqu'un pour ma mère.

Et c'est ici que mon père entre en scène ! La marieuse sait que mon père cherche une orpheline. Il veut se marier pour ne plus être sous l'emprise d'une famille. Il refuse les femmes riches qui lui sont présentées. De son côté, ma mère veut à tout prix s'éloigner de Pierre D.

Dans la famille de mon père, elle va retrouver une vraie famille où elle sera bien accueillie et entourée. Elle peut enfin se déposer et connaître un certain confort.

Quelques mots sur mon père...

Mon père naît à Łódź et a quatre ans quand il arrive en Belgique en 1928. Il est le plus jeune d'une fratrie de cinq : trois sœurs et un frère. C'est un petit garçon souvent malade et « dans les jupes » de sa mère.

Son père, sa sœur aînée avec son mari et leur petite fille seront déportés et exterminés.

Son frère Félix est déporté et en revient. Ils habitent à Anvers et ensuite, après la guerre, déménagent à Bruxelles.

Pendant toute une partie de la guerre, mon père se cache dans une ferme chez un couple à Laethem-Saint-Martin. Après la guerre, il vit avec sa mère, son frère Félix et sa belle-sœur Anna. Sa mère, elle, meurt assez vite de chagrin.

Mal à l'aise dans sa famille, jeune homme timide et peu débrouillard, mon père, avec l'aide de son frère et de sa belle-sœur, font appel à une « marieuse ».



◀ Fausse carte d'identité de mon père

C'est à l'hôtel Métropole qu'il fait connaissance et tombe amoureux de ma mère.*

Ils se marient en 1950.



◀ *Mariage civil de mes parents*

Parmi les souvenirs que ma mère me raconte, elle évoque les difficultés rencontrées (d'ordre physique et psychologique) pour être enceinte.

Je pense que les difficultés sont probablement liées au choc et au traumatisme de la guerre et de l'après-guerre.

Je nais en novembre 1954 et je porte le prénom de la sœur déportée de mon père ainsi que celui de ma grand-mère maternelle, toutes deux déportées. Mon frère, Marc, naît en mai 1961 et porte le prénom de notre grand-père paternel, également déporté.

.....
* Hôtel Métropole : Établissement de style Art déco datant de 1895 situé dans le centre historique de Bruxelles, sur la place De Brouckère.



◁ Mon oncle et ma mère en janvier 2020 à l'occasion de l'anniversaire de ses 90 ans



◁ Ma mère et ma tante en janvier 2020. Ma tante Suzanne décède le 2 août 2021 à 89 ans

Du côté maternel, seul mon oncle Maurice est encore en vie, il a 84 ans. Ma tante Suzanne est décédée le 2 août 2021.

Ma mère est décédée du Covid le 12 mai 2020.



◁ Ma mère décède du Covid le 12 mai 2020 à 90 ans

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier tout particulièrement Suzy Levy pour ses conseils avisés, sa patience dans les relectures et les corrections, ainsi que sa contribution importante dans la mise au point de la version finale de ce récit.

Je remercie également Nicolas Verschueren pour son œil pertinent d'historien et sa présence attentive.

Enfin, je remercie la Fondation Auschwitz et Monsieur Frédéric Crahay qui m'ont donné cette opportunité essentielle de pouvoir enfin publier le récit de vie de ma mère.



J'ai parcouru pendant des années les albums de famille de ma mère, Simone Altman. Jamais, je n'avais osé lui demander qui étaient ces hommes et ces femmes que je savais être mes oncles, mes tantes, mes grands-parents. J'étais terrifiée à l'idée de déclencher une déferlante de souffrance. Un jour, soutenue par mon amie, j'ai osé ! Et quelque temps après, ma mère m'a offert par écrit, pour mon anniversaire, un gros cahier avec son histoire de jeunesse.

Ses souvenirs commencent à cinq ans et nous font voyager dans les rues de Bruxelles d'avant-guerre, retracent les années de la montée du nazisme et de l'antisémitisme. Elle évoque la déportation de ses parents, de trois sœurs et d'un frère. Elle raconte sa vie et celle de sa jeune sœur dans un couvent à Louvain où elles seront cachées pendant plusieurs années jusqu'à la fin de la guerre. Son récit se termine par cette période douloureuse d'après-guerre où elle se retrouve orpheline dans plusieurs familles d'accueil.